

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA PRÉSENTATION DES SARCOPHAGES DANS LES ÉGLISES DU HAUT MOYEN ÂGE¹

Alain DIERKENS*

Résumé : À partir de trois exemples (sarcophages de Chrodoara à Amay, vers 730; de Willibrord, † 739, à Echternach; de Charlemagne, † 814, à Aix-la-Chapelle), sont regroupées quelques réflexions sur la présentation des sarcophages dans les églises du haut Moyen Âge et, en particulier, sur le emploi de sarcophages antiques, sur les liens entre sarcophage et autel majeur dans une optique de culte et de pèlerinage, et sur la mise en valeur de sarcophages vides comme lieux de mémoire ou de dévotion.

Mots clés : Aix-la-Chapelle, Charlemagne, Chrodoara, culte, Echternach, liturgie, emploi, sarcophage, topographie religieuse, Willibrord.

* Université libre de Bruxelles.

1. Je voudrais remercier tous ceux qui, par leurs remarques, m'ont aidé à rendre moins superficielles les réflexions présentées à l'université de Caen lors de la table ronde. Je pense tout particulièrement à Gilbert-Robert Delahaye, Étienne Louis et Patrick Périn; je voudrais associer à mes remerciements Nathalie Bloch (CREA/Centre de recherches archéologiques de l'Université libre de Bruxelles) et les organisateurs de la table ronde du CRAHM, surtout Armelle Alduc-Le Bagousse et Claude Lorren. Je dirai plus loin ma dette envers les recherches inédites de Laure-Anne Finoulst.

ON CONNAÎT relativement bien les sarcophages sculptés de l'Antiquité tardive (III^e-VI^e siècle)². Le soin mis à leur exécution, la richesse de leur iconographie («païenne», chrétienne, simplement décorative, voire d'interprétation polysémique) et la qualité du matériau ont fréquemment suscité l'intérêt des collectionneurs et des musées, mais également celui des archéologues et des historiens d'art qui en dressent le corpus systématique. Les inscriptions funéraires font, elles aussi, l'objet d'études extrêmement attentives, sans toutefois que l'on pense toujours à les mettre en rapport avec le décor sculpté, le mobilier funéraire ou la morphologie générale du sarcophage.

Les inventaires critiques des sarcophages antiques et paléochrétiens accordent une importance majeure à l'iconographie³ et ce grand intérêt pour le décor sculpté explique pourquoi les sarcophages peu décorés – et, *a fortiori*, les sarcophages dépourvus de toute décoration – ne sont pas souvent décrits avec attention⁴ et pourquoi un grand nombre de questions pratiques (les couvercles étaient-ils scellés? comment expliquer la fréquente présence d'inhumations primaires successives? etc.) semblent rarement posées avec netteté⁵. Tout au plus note-t-on volontiers que la majorité des sarcophages antiques décorés ne porte de décoration sculptée que sur trois des quatre côtés⁶, les petits côtés étant par ailleurs

2. État de la question notamment dans KOCH 2000. Pour une définition très générale du sarcophage, cf. DUVAL 1993, p. 29 ou PÄFFGEN *et al.* 2004, p. 485, § 15. Je considérerai ici que le sarcophage désigne «n'importe quelle cuve en pierre» (éventuellement en plâtre, «substitut peu coûteux de la pierre»), qui accueille une sépulture.

3. Le classement du corpus des sarcophages sculptés (*Corpus der antiken Sarkophagreliefs*) distingue ainsi les représentations liées à la vie du défunt (notamment la chasse), les représentations mythiques en général, les mythes dionysiaques et marins, les Amours, les Muses, les Saisons... et les sarcophages aux motifs simplement décoratifs (cf. par exemple KOCH 1993, p. 205-209).

4. Pour une discussion sur la notion d'ornementation appliquée aux sarcophages tardo-antiques, voir, par exemple, DUVAL 1993, p. 30 et 34.

5. Par exemple, PÄFFGEN *et al.* 2004.

6. Évidemment des exceptions existent, comme ce sarcophage sculpté dans le Sud-Ouest de la Gaule à la fin du VI^e siècle et qui aurait été utilisé pour recueillir les restes de l'évêque Drausin de Soissons († 860; provenance : Notre-Dame de Soissons; actuellement au Louvre, n° Ma 2955); voir, en dernier lieu, CHRISTERN-BRIESENICK 2003, p. 206-207, n° 441, avec la date de la seconde moitié du V^e siècle (!). Catherine Metzger fait remarquer que «cette cuve présente la particularité, très rare pour ce type de sarcophage, d'être sculptée sur les quatre faces, ce qui laisse supposer un emplacement central» (BARATTE et METZGER 1985, p. 325, n° 220; METZGER 1993, p. 81-82 et 97). On connaît aussi des sarcophages sculptés sur deux côtés, comme le célèbre tombeau dit d'Agilbert à Jouarre (fin du VII^e siècle?): la marquise de Maillé (MAILLÉ 1971, p. 200) en déduisait que ce tombeau «a été taillé pour occuper une position d'angle qui, en l'occurrence, ne peut avoir été qu'une position d'angle nord-est» dans la crypte Saint-Paul. Gilbert-Robert Delahaye suggère d'autres hypothèses, qui me semblent toutefois moins convaincantes (DELAHAYE 1994-1997, p. 43-47, avec la fig. 7).

quelque peu négligés par les archéologues⁷. Ceci implique, bien évidemment, que ces sarcophages étaient conçus dès l'origine pour être placés contre un mur, éventuellement dans une niche, qu'ils étaient posés sur le sol et qu'ils étaient destinés à être vus⁸. Certes, on a pu établir que «la disposition du corps dans une cuve à décor historié n'a pas nécessairement entraîné l'installation sur le sol, à portée des regards», que, parfois, «le discours figuré aux parois du sépulcre s'adressait à Dieu, non aux hommes⁹», et que quelques sarcophages très soignés ont été enfouis dès l'origine¹⁰, la somptuosité jouant alors un rôle essentiel lors des funérailles¹¹. Il n'en reste pas moins que la quasi-totalité des sarcophages aux parois sculptées n'ont pas été enterrés et sont donc restés visibles pendant très longtemps.

L'étude des sarcophages du haut Moyen Âge dans les royaumes successeurs de l'Empire romain d'Occident et, notamment, en Gaule mérovingienne se pose dans des termes relativement similaires, mais beaucoup moins optimistes. Car – et en dépit des efforts constants de quelques chercheurs comme Gilbert-Robert Delahaye¹² – non seulement les sarcophages non décorés sont rarement répertoriés, mais encore les corpus (recueils d'inscriptions, corpus de monuments sculptés)¹³, moins systématiques que pour l'Antiquité, sont conçus par des institutions différentes, sans réelle concertation. La situation est moins dramatique pour l'Italie et pour le Sud de la Gaule¹⁴ que pour le Nord. Or,

7. KOCH 1993, p. 17; SCHMIDT 2007, p. 123.

8. Cf. DUVAL 1993, p. 32.

9. CAILLET 1990, p. 33. Dans le même sens, CAILLET 2001, p. 67 : «Le discours figuré n'était donc pas forcément conçu pour l'édification du prochain : c'est alors à Dieu même que s'adressait cette prière imagée. Ce trait achève sans doute de caractériser au mieux l'authentique spiritualité de bien des chrétiens de l'époque».

10. Par exemple ROUQUETTE 1974, mais, dans le cas de Trinquette, l'aspect partiel de la fouille et l'absence de tout plan accompagnant la publication ne me semblent pas autoriser le jugement catégorique affirmant que le dallage antique sous lequel ont été découverts les trois sarcophages décorés aurait été le dallage originel. D'autres hypothèses me paraissent possibles.

11. Dans le même sens, CAILLET 1990, p. 33.

12. La liste des articles de Gilbert-Robert Delahaye sur les sarcophages du haut Moyen Âge est immense (aperçu des articles principaux dans PÄFFGEN *et al.* 2004, p. 500). Je me contenterai de renvoyer ici à deux vues d'ensemble (LOUIS et DELAHAYE 1983; PÉRIN et DELAHAYE 1991) et à deux articles exemplatifs (DELAHAYE 1982 et ID. 1993).

13. J'ai à plusieurs reprises plaidé pour une meilleure collaboration entre historiens, archéologues, historiens d'art et épigraphistes. Sans grand résultat. Cf. en dernier lieu, DIERKENS 2008.

14. La vaste bibliographie sur les sarcophages «aquitains» du Sud-Ouest de la Gaule illustre la richesse des recherches récentes; cf. par exemple BRIESENICK 1962; JAMES 1977, p. 29-67; CHRISTE et DUVAL 1993; [CHRISTERN-]BRIESENICK 1993; KOCH 2000, p. 501-513; CHRISTERN-BRIESENICK 2003, etc. Voir aussi les recherches en cours d'Isabelle Cartron, notamment sur Saint-Seurin de Bordeaux.

les résultats prometteurs obtenus en Bourgogne¹⁵ et au nord du Massif Central¹⁶ (Fabrice Henrion), dans la région parisienne (Patrick Périn et Gilbert-Robert Delahaye), en Lorraine¹⁷ (Jacques Guillaume), en Pays rhéan¹⁸ (Sebastian Ristow) ou dans l'actuel Benelux¹⁹ (Laure-Anne Finoulst) montrent la richesse de ce domaine d'investigation.

La plupart des sarcophages retrouvés dans le Nord de la Gaule sont des sarcophages trapézoïdaux, enterrés, non (ou peu) décorés²⁰, ce qui accentue encore le contraste avec les sarcophages parallélépipédiques et souvent décorés que l'on trouve dans les villes très romanisées²¹. Les sépultures multiples sont fréquentes, ce qui va de pair avec l'abondance des mesures prises par les autorités civiles et religieuses qui, sauf accord explicite des familles, tentent d'interdire les superpositions de corps²². Les situations semblent extrêmement variées quant à la profondeur d'enterrement de ces sarcophages : dans certains cas, rares, le couvercle seul affleure²³; dans d'autres, seule une marque en surface devait indiquer l'emplacement d'un sarcophage fortement enterré. Quoi qu'il en soit, dans le Nord de la Gaule, le sarcophage semble toujours être lié à un haut niveau social (richesse et/ou pouvoir); ce qui est logique, notamment parce que le sarcophage est le plus souvent réalisé à plusieurs dizaines (voire centaines) de kilomètres et que son acheminement a demandé un investissement non négligeable²⁴. Les recherches encore inédites de Laure-Anne Finoulst²⁵ ont montré que, dans les nécropoles rurales de la vallée de la Meuse, on compte rarement plus d'un ou de deux sarcophage(s) et que seuls les lieux de culte significatifs (Liège, Huy, Amay) ou les grandes agglomérations (Maastricht) en comptent plusieurs dizaines, alors placés *ad sanctos*.

Dans ce bref article, je voudrais aborder la question, fort difficile et souvent débattue, de la présentation et de la visibilité des sarcophages du haut Moyen

15. HENRION 2000; ID. 2004.

16. LIÉGARD, HENRION, BÜTTNER *et al.* 2008.

17. CUVELIER et GUILLAUME 1989.

18. RISTOW 1999.

19. FINOULST 2006.

20. LAMMERS 1989, p. 379-382; RISTOW 1999, p. 305-306; PÄFFGEN *et al.* 2004, p. 490; FINOULST 2006, t. I, p. 20-44.

21. Voir, à titre d'exemple, l'inventaire de RISTOW 2007.

22. Cf. par exemple, KLINGENBERG 1983; SCHOLZ 1998; GLEIZE 2006.

23. Voir les remarques de Charles Bonnet dans CHRISTE et DUVAL 1993, p. 34-35; cf. aussi FINOULST 2006, t. I, p. 59-60, sur la base des fouilles du Thier d'Olne (prov. Liège).

24. LAMMERS 1989, p. 390-396; FINOULST 2006, t. I, p. 69-78.

25. FINOULST 2006, t. I, p. 18-19.

Âge. Délaissant délibérément les grands sarcophages de porphyre impériaux (à Rome, à Ravenne, aux Saints-Apôtres de Constantinople, etc.)²⁶, le cas particulier des tombes pontificales à Saint-Pierre du Vatican²⁷ et celui des sarcophages situés à des endroits-clés des cryptes préromanes ou romanes²⁸, je ne traiterai ici que trois exemples bien connus, qui me permettront d'évoquer quelques questions majeures : le emploi de sarcophages antiques pour contenir les restes de grands personnages, la présentation originale, près de l'autel majeur, de certains sarcophages dans une optique de culte et de pèlerinage et la mise en valeur de sarcophages, même vides, considérés comme lieux de mémoire ou de dévotion.

1. Sarcophage et autel majeur

1.1. Le sarcophage de Chrodoara à Amay (vers 730?)

Le sarcophage de Chrodoara, découvert à Amay, dans la vallée mosane (entre Liège et Huy), est aujourd'hui relativement bien étudié²⁹. Tout n'a cependant pas encore été dit sur cette pièce exceptionnelle³⁰.

C'est en 1977 que le sarcophage de Chrodoara³¹ est découvert par le Cercle archéologique Hesbaye-Condroz dans le chœur de l'église collégiale d'Amay (prov. Liège). Si la cuve est dépourvue de toute décoration (fig. 1), le couvercle, tout à fait original, est sculpté (fig. 2). Sur un des longs côtés, un rinceau à décor trifolié est associé à des pampres de vigne très stylisés (un même motif répété six fois); l'autre long côté est décoré d'entrelacs à deux brins et à angle aigu; sur le plus court des petits côtés, on n'observe aucune

26. Par exemple, GRIERSON 1962; MALGOUYRES et BLANC-RIEHL 2003, p. 38-41 et 73-76; et, en dernier lieu, ASUTAY-EFFENBERGER et EFFENBERGER 2006.

27. PICARD 1969; BORGOLTE 1989.

28. Par exemple le cas de Saint-Germain d'Auxerre (SAPIN 2000).

29. On trouvera mentionnée la bibliographie sur Chrodoara (surtout WILLEMS, THIRION, DELARUE *et al.* 1977-1978; ROOSSENS 1978; GAUTHIER 1994; TREFFORT 1997; STIENNON 1979-1980 et 2006) dans DIERKENS 2006b. Ajouter FINOULST 2006, t. II, p. 10-12.

30. Laure-Anne Finoulst a procédé, en septembre 2008, à un nouvel examen *in situ* des sculptures du sarcophage. Ses conclusions, encore inédites, ouvrent de larges perspectives; elles feront l'objet d'un chapitre de sa thèse de doctorat en cours à l'université libre de Bruxelles sur *Les sarcophages du haut Moyen Âge en Gaule du Nord (V^e-X^e siècles). Production, diffusion et utilisation*.

31. Longueur maximale du sarcophage 184 cm; largeur à la tête 57 cm; largeur aux pieds 28 cm; hauteur à la tête 51 + 25 cm; hauteur aux pieds 51 + 18 cm.

COLLEGIALE AMAY - 1977 - SARCOPHAGE DE Ste CHRODOARA.

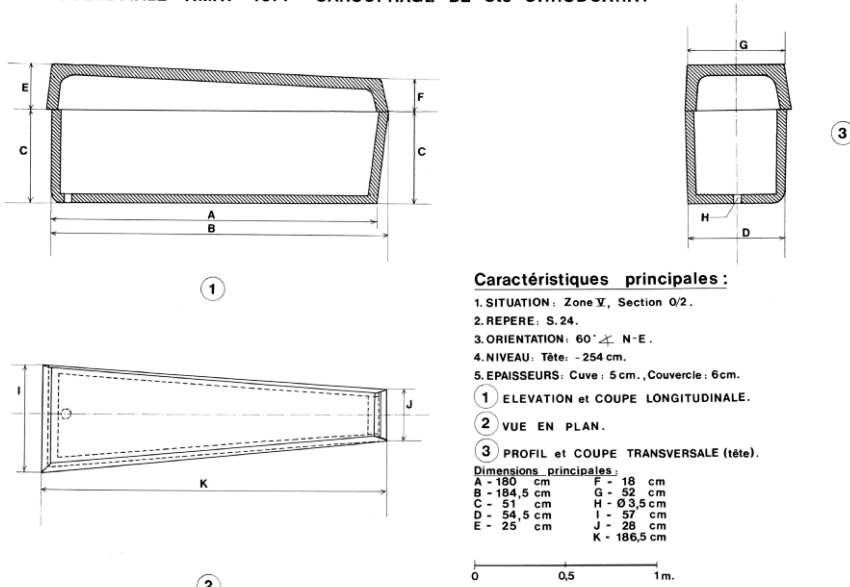


Fig. 1 : Amay (Liège), église Saint-Georges. Relevé de la cuve et du couvercle du sarcophage de Chrodoara. Dessin E. Thirion et R. Thirion-Ninane (WILLEMS et al. 1977-1978, annexe 1 hors-texte).

décoration, tandis que sur le plus grand, une inscription précise CHRODOARA NUBELIS/ MAGNA ET INCLITIS EX SU/A SUBSTANCIA DICTAVIT SANCTO/ARIA. Sur la partie supérieure du couvercle est sculpté en faible relief un personnage féminin en pied, vêtu d'une longue robe, le bras gauche le long du corps, l'avant-bras droit replié en angle droit et tenant un long bâton apointé à la base et dont le sommet affecte la forme d'un tau; la tête, de face, est couverte d'un voile (ou de longs cheveux?). Entre une courte inscription au-dessus de la tête (SCA CHRODOARA) et les épaules de la femme, ainsi que sous les pieds de celle-ci, se déroulent des entrelacs semblables à ceux d'un des longs côtés.

Les recherches ont principalement porté sur trois points : l'identité de Chrodoara, la date de la réalisation du sarcophage et la fonction de celui-ci, l'histoire du sarcophage entre sa réalisation et son enfouissement à l'endroit où il fut retrouvé en 1977³².

32. État de la recherche : DIERKENS 2006b, p. 9-11 et STIENNON 2006, p. 13-17.

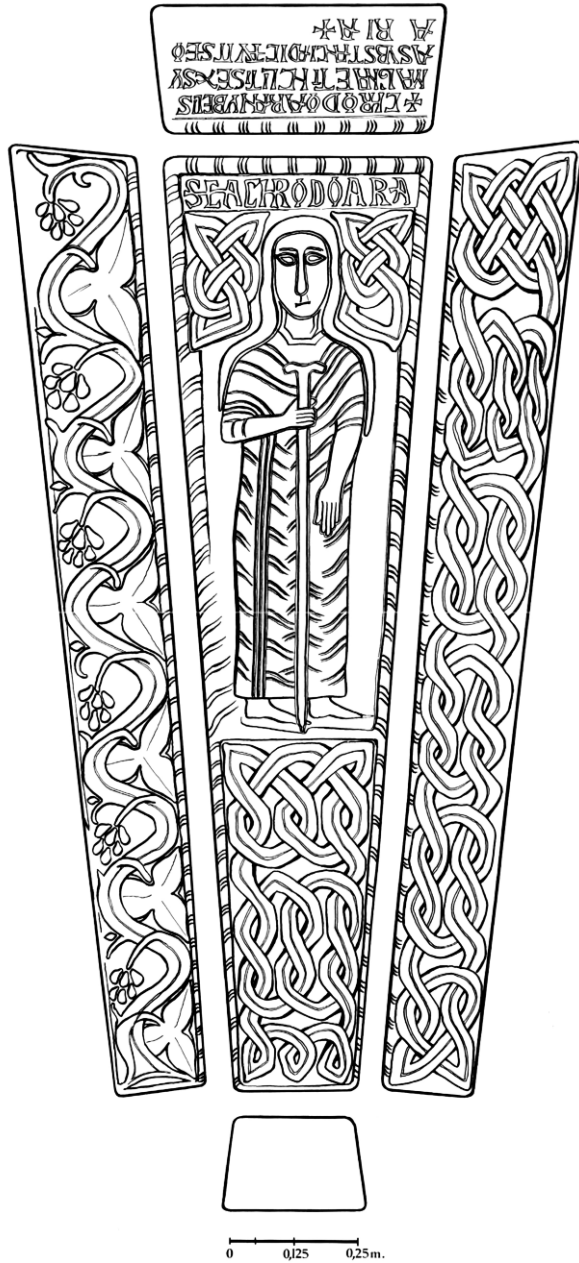


Fig. 2 : Amay (Liège), église Saint-Georges. Vue «éclatée» du couvercle du sarcophage de Chrodoara. Dessin E. Thirion et R. Thirion-Ninane (WILLEMS et al. 1977-1978, fig. 13 hors-texte).

D'emblée le rapprochement a été fait d'une part entre Chrodoara et sainte Ode, honorée à Amay (culte attesté par les sources écrites depuis la fin du ^x^e siècle au plus tard), d'autre part entre celle-ci et la tante du testateur (citée, mais non nommée) dans le célèbre testament du diacre de Verdun Adalgisel Grimo³³. Dans ce document bien daté de 634, il est précisé, à propos de l'église Saint-Georges d'Amay, *ubi amita mea requiescit*. Il a ainsi été possible de rattacher Chrodoara à une des riches familles de l'Austrasie mérovingienne, les Chrodoïnides, possessionnés tant dans la vallée mosane que dans la région de la Moselle et de la Haute Meuse. Cette famille, souvent rivale au ^{vii}^e siècle de celle des Pippinides, s'est ralliée aux futurs Carolingiens à partir de la fin du majorat de Pépin II et, surtout, de celui de Charles Martel. L'identification de Chrodoara avec une dame décédée avant 634 suggère que le sarcophage d'Amay – qui, pour les raisons exposées ci-après, ne peut être antérieur à la seconde moitié du ^{vii}^e siècle³⁴ – n'est pas celui dans lequel la défunte a été originellement inhumée.

L'étude attentive des éléments sculptés du sarcophage conduit à situer la réalisation de cette pièce dans la première moitié du ^{viii}^e siècle : forme des entrelacs à angle aigu, parallèles stylistiques avec d'autres sculptures de la région Meuse-Moselle (tombeau de saint Willibrord à Echternach peu après 739³⁵; chancel et éléments sculptés de la cathédrale et de l'église Saint-Pierre-aux-Nonnains de Metz, dont une partie au moins est datable du milieu du ^{viii}^e siècle³⁶; sculptures retrouvées dans le pays mosan³⁷; etc.), langue de l'inscription, étude épigraphique (forme des lettres et des caractères, formulaire)³⁸, utilisation des sarcophages en pays mosan³⁹, etc.

L'élément décisif est fourni par la brève inscription SANCTA CHRODOARA désignant la défunte : si Chrodoara est qualifiée de sainte, ce n'est pas seulement pour des raisons de déférence mais aussi pour des raisons culturelles, liées à l'élévation de ses reliques (« canonisation »). Or une tradition en vigueur à Amay – consignée dans une *Vita sanctae Odae* du dernier quart du ^{xii}^e ou de la première moitié du ^{xiii}^e siècle, mais reposant très vraisemblablement sur le calendrier liturgique local – attribue l'élévation des reliques d'Ode à l'évêque

33. Il existe plusieurs éditions de ce testament célèbre. Voir, par exemple, LEVISON 1932.

34. En bonne méthode, on ne peut cependant pas tout à fait exclure que la cuve remonte au début du ^{vii}^e siècle et que seul le couvercle ait été remplacé ultérieurement.

35. Je parlerai plus loin des aménagements du tombeau de Willibrord.

36. En dernier lieu, WILL 2005.

37. DIERKENS 2004b.

38. LAMBOT 2003, t. II, 1, p. 84-89.

39. LAMMERS 1989; THIRION 1986; ENGEN 1986; RISTOW 1999; FINOULST 2006.

de [Tongres-] Maastricht [-Liège], Floribert, attesté entre 727 et 737/738⁴⁰. Avec prudence, on pourrait dater cette « canonisation » du dimanche 9 juillet 730. Dans cette hypothèse, le sarcophage, réalisé en vue de l'élévation des reliques, serait un sarcophage-reliquaire. Pour cette raison, Chrodoara est explicitement qualifiée de *sancta* et une brève inscription rappelle ses mérites religieux et ses qualités morales.

La question de l'interprétation du bâton tenu par la sainte reste ouverte. S'il s'agit d'un bâton abbatial, alors le sculpteur a commis une erreur en croyant que Chrodoara, bienfaitrice (et fondatrice?) d'églises, fut abbesse, car il n'y eut jamais de communauté religieuse féminine à Amay. Une autre possibilité serait qu'il s'agisse d'une béquille; un passage des *Vita et Miracula sancti Maximini* de Trèves⁴¹ fait en effet allusion à une noble dame du nom de Rodoara qui souffrait d'un « dessèchement » de la jambe et du pied et qui fut guérie au tombeau de saint Maximin. Le miracle non daté est forcément antérieur au milieu du VIII^e siècle. Les restes de bâton conservés dans l'actuelle châsse de sainte Ode semblent trop frêles pour provenir d'une béquille, mais l'argument n'est pas totalement probant⁴² et il conviendrait également de reprendre l'examen ostéologique des restes attribués à sainte Ode⁴³.

Si l'on suit la démonstration proposée ci-dessus, on doit supposer que le sarcophage était destiné à être vu par les pèlerins et les fidèles; c'est ce que confirment d'ailleurs quelques indications textuelles des X^e et XI^e siècles⁴⁴. Or on ne sait pas comment il était présenté dans l'église. L'analyse des fouilles de celle-ci a conduit à des résultats divergents, qu'il n'importe pas de détailler ici. On peut considérer, à la suite de Jean-Nicolas Lethé, que l'édifice carolingien était, comme l'église mérovingienne à laquelle il succédait, un édifice mononef⁴⁵. Ce serait donc dans une église à nef unique – dont on ne connaît que les dimensions approximatives du chœur (de plan grossièrement carré, d'environ 5 m de côté) – que le sarcophage de Chrodoara fut déposé lors de l'élévation des reliques d'Ode en « 730 ».

40. KUPPER 2006.

41. *Vita prima sancti Maximini episcopi* [BHL 5822; vers 770?], HENSCHENIUS (éd.) 1866³, *Acta Sanctorum*, Mai, t. 7, chap. X, p. 23; *Vita secunda Maximini episcopi Trevirensis* auctore Lupo [BHL 5824; vers 839], KRUSCH (éd.) 1898, *MGH, SRM*, 3, chap. XVI, p. 80.

42. VAN STRYDONCK 1995, p. 62-64. Résultats repris notamment dans GEORGE 2004, p. 898-899.

43. Il y a eu, en effet, deux examens anthropologiques, dont les résultats sont contradictoires (Wibin en 1933, Flandroy en 1977).

44. DIERKENS 2006b, p. 84-85.

45. LETHÉ 2006.

Comme seul le plus court des petits côtés du couvercle du sarcophage ne porte aucune décoration et qu'il ne peut s'agir d'un oubli, il faut imaginer qu'il était prévu que le sarcophage soit appuyé contre un mur⁴⁶ ou, plus vraisemblablement, contre l'autel⁴⁷, présentant, bien visible, l'autre petite face, munie de l'inscription. Dans ce cas, faut-il envisager la possibilité d'un enfouissement partiel de la cuve, faisant apparaître visible le seul couvercle? Cette disposition est attestée à Rome – Jean-Charles Picard l'a bien montré – pour les tombes des papes du haut Moyen Âge⁴⁸, mais elle n'a pas été mise en évidence en Gaule septentrionale. Ou faut-il penser à une disposition similaire à celle qui a été choisie à Echternach, lors de la mise en valeur du tombeau de Willibrord († 739), et sur laquelle je reviendrai plus loin?

Une telle disposition est, en effet, envisageable à Amay⁴⁹ : le petit côté non décoré du sarcophage aurait été placé contre l'autel et l'inscription CHRODOARA NUBELIS MAGNA ET INCLITIS EX SUA SUBSTANCIA DICTAVIT SANCTOARIA aurait été tournée vers les fidèles et/ou les pèlerins. Le corps de la défunte aurait ainsi conservé son orientation « normale », la tête à l'ouest et les pieds à l'est.

En ce qui concerne la barrière de pierre qui aurait entouré le sarcophage de Chrodoara, on pourrait peut-être lui attribuer un élément sculpté, aujourd'hui disparu (?), mais qui, au XVII^e siècle, était encastré, en remploi, dans le mur du chœur, proche de l'autel : ceux qui l'ont vu et dessiné alors mentionnent une tradition qui relie cet élément à l'ancien tombeau d'Ode⁵⁰. Les dimensions de cette pierre – dont on nous dit, au XVII^e siècle, qu'il s'agissait d'une « pierre carrée d'environ trois pieds et demi » – peuvent être restituées : elle aurait eu soit environ 1 m de haut (si l'on considère que les trois pieds carrés et demi signifient une pierre carrée de 3,5 pieds de côté), soit environ 55 cm de haut (une surface de 3,5 pieds carrés impliquerait un carré d'environ 1,85 pieds de côté). La seconde hypothèse semble plus vraisemblable : la barrière aurait alors eu la

46. Comme pour la châsse-sarcophage de saint Maurille à Angers : voir HUBERT 1985, fig. 21.

47. L'église étant bien un bâtiment mononef, on peut oublier l'idée parfois émise précédemment du placement contre un des piliers séparant la nef principale des bas-côtés.

48. PICARD 1969, p. 778-779.

49. Les fouilles ont même révélé les substructions d'un dispositif qui, entre le chœur et l'autel d'une part, la nef d'autre part, pourrait convenir à ce type de présentation. Eugène Thirion les relie à l'église mérovingienne, mais, en l'absence d'un véritable rapport de fouilles et de la publication de stratigraphies dans cette partie de l'édifice, le doute semble permis. Comparer les plans d'Eugène Thirion (DIERKENS 2006b, p. 64, fig. 2) et de Jean-Nicolas Lethé (*Ibid.*, p. 73, fig. 2).

50. Sur ces textes, voir les éléments rassemblés dans DIERKENS 2006b, p. 93-94.

hauteur de la cuve du sarcophage et aurait laissé le couvercle bien visible, ces dimensions sont tout à fait compatibles avec la hauteur du sarcophage (hauteur de la cuve : 51 cm ; hauteur du couvercle sculpté : 25 cm), que la clôture aurait protégé⁵¹. Quant à la largeur du dispositif, elle doit tenir compte de l'existence de piliers d'angle qui enserraient les plaques sculptées⁵².

1.2. Le sarcophage de Willibrord à Echternach

À Echternach, abbaye fondée par l'anglo-saxon Willibrord aux environs de 700⁵³, les fouilles menées peu après la seconde guerre mondiale (de 1949 à 1951)⁵⁴ ont révélé une situation relativement comparable à celle que je viens de supposer pour le sarcophage de Chrodoara.

Le sarcophage de Willibrord se compose d'un couvercle (disparu à la fin du XVIII^e siècle) et d'une cuve en calcaire (aujourd'hui conservée dans un mausolée néo-gothique – 1906 – déplacé dans la crypte de l'ancienne église abbatiale), qui abrite encore les restes du saint⁵⁵. Cette cuve, monolithe, était décorée d'éléments géométriques assez simples : sur les deux longs côtés sont gravés des doubles cercles entrelacés, alors que les deux petits côtés portent une rosace à six pétales (fig. 3). May Vieillard-Troiekouroff a comparé, avec une belle perspicacité, ce décor avec celui d'un sarcophage tout à fait similaire, originaire de Châtel-Saint-Germain et aujourd'hui conservé dans les collections des Musées de la Ville de Metz⁵⁶.

Les recherches archéologiques attentives (mais encore largement inédites) effectuées dans la nef de l'église abbatiale ottonienne de la première moitié du XI^e siècle ont conduit à la mise au jour des restes de la première église du VIII^e siècle, mononef, et des aménagements du chœur. Elles ont établi que, dans un premier temps (Willibrord est mort dans la nuit du 6 au 7 novembre 739), c'est derrière l'autel que fut enterré le sarcophage du saint : les dimensions de

51. DIERKENS 2006b, p. 94.

52. FINOULST 2006, t. II, p. 58, estime qu'avec 55 cm environ, la plaque est trop étroite pour pouvoir servir d'élément de clôture au niveau du chevet du sarcophage. C'est possible, mais rien ne permet de penser que les plaques avaient toutes la même largeur (cf. le cas de Willibrord ci-dessous) ou que l'élément mentionné à Amay ait nécessairement été placé au chevet. Il peut s'agir d'une plaque latérale.

53. Pour les étapes de la fondation d'Echternach par Willibrord entre 697/698 et 706, voir surtout SCHROEDER et TRAUFLER 1996.

54. Ces fouilles sont encore largement inédites. Voir le prérapport : CÜPPERS 1975.

55. FINOULST 2006, t. II, p. 155-157 et t. III, fig. 182-185.

56. Publication : COLLOT 1980, p. 15-16, n° 4. Rapprochement : VIEILLARD-TROEIKOUROFF 1984, p. 83-85 ; ID. 1995, p. 59.

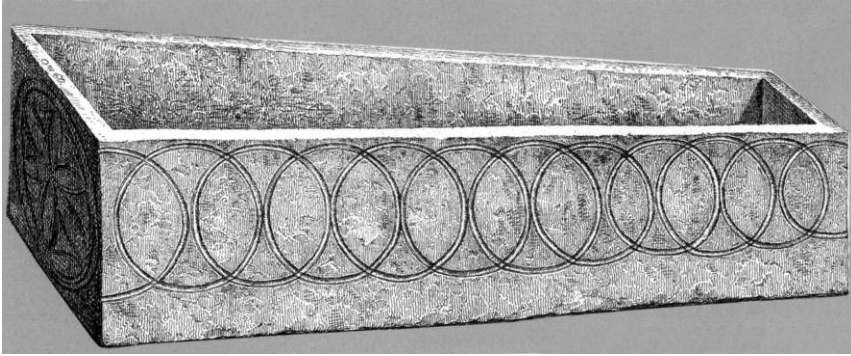


Fig. 3 : Echternach (Grand-Duché de Luxembourg).
 Dessin du sarcophage de Willibrord (1861), aujourd'hui conservé
 dans la crypte de l'ancienne abbatale. D'après KRIER 1999, p. 45, fig. 19.

la fosse (2,10 x 0,73 m; hauteur 0,80 m) montrent que celui-ci était tout entier enterré, le niveau du sol étant de quelques centimètres plus haut que la hauteur du sarcophage disposé au fond de la fosse. Le sarcophage avait des dimensions assez réduites, similaires à celles de celui de Chrodoara⁵⁷. Il aurait d'abord été trouvé trop court d'une quinzaine de centimètres (un demi-pied) pour y placer le corps du saint, mais, grâce à un miracle dont Alcuin nous a gardé le souvenir dans sa *Vita sancti Willibrordi* rédigée à la fin du VIII^e siècle, «il parut soudain aussi grand que le corps de l'homme de Dieu qu'il semblait petit auparavant⁵⁸». Dans l'esprit d'Alcuin, ce passage implique, bien évidemment, que le sarcophage n'avait pas été choisi (ou réalisé) spécifiquement pour Willibrord.

Ce sarcophage a été très rapidement (sous l'abbatiat d'Adalbert, entre 739 et 777; vraisemblablement peu avant 750) sorti de la fosse (*Bodengrab*) et placé devant – et contre – l'autel majeur de l'église mononef (*Hochgrab*). Il est alors entouré d'une clôture de pierres sculptées et décorées de motifs

57. Longueur de la cuve 1,89 m; largeur maximale 0,62 m; largeur au pied 0,33 m; hauteur de 0,52 à 0,58 m, à laquelle il faut ajouter la hauteur du couvercle disparu, probablement environ 20 cm.

58. ALCUIN, *Vita sancti Willibrordi*, VEYRARD-COSME (éd. et trad.) 2003, chap. XXV, p. 68 : *conditum est venerabile corpus in sarcofago marmoreo quod primum toto Dei famuli corpori quasi dimidium pedis brevius inventum est fratribusque ob hoc valde contristatis et consilio suspensis quid agerent et saepius tractantibus ubi aptum sancto corpori invenissent locellum sed miro modo, divina donante pietate, inventum est subito sarcofagum tanto Dei viri corpori longius quanto brevius ante apparuit.*

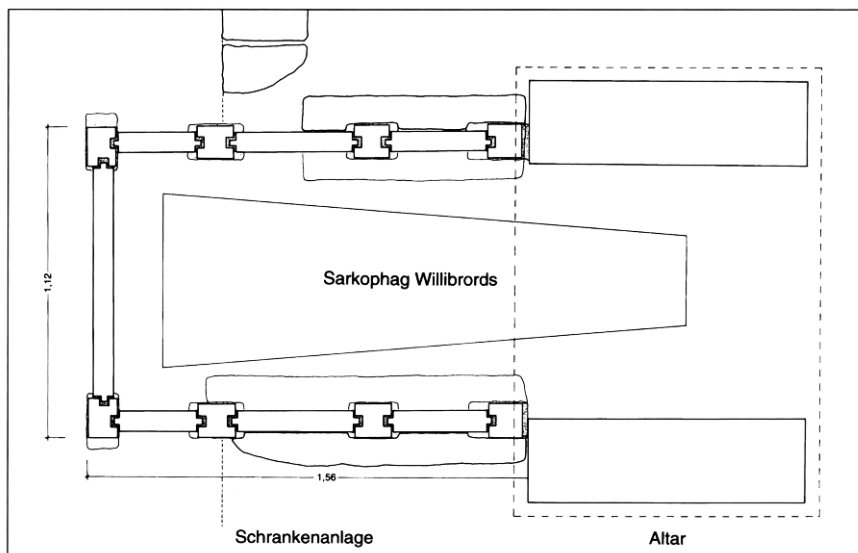


Fig. 4 : Echternach (Grand-Duché de Luxembourg), ancienne église abbatiale. Plan du tombeau de saint Willibrord («Hochgrab»), au milieu du VIII^e siècle.

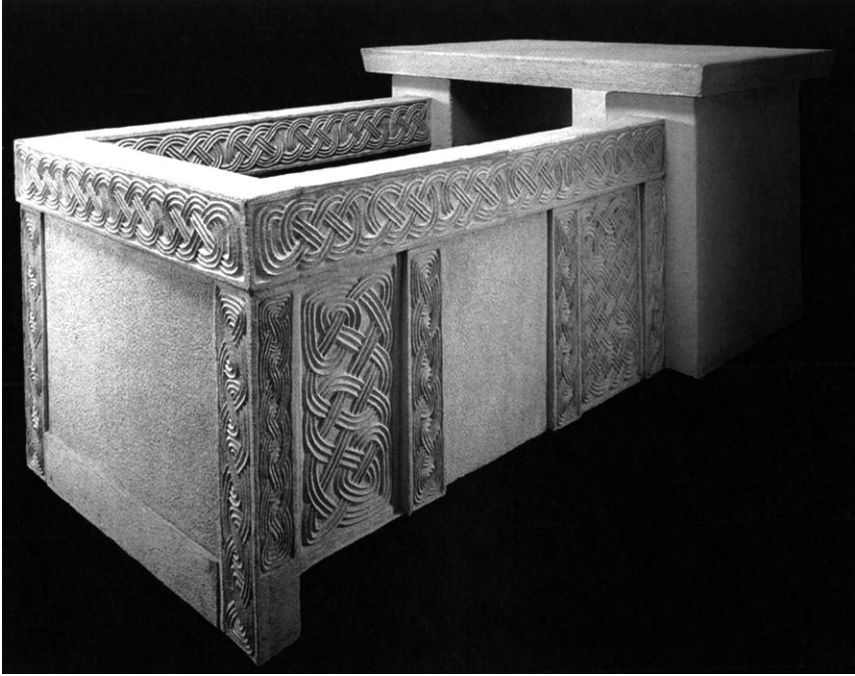
Dessin G. Biache, Musée National d'Art et d'Histoire, Luxembourg (KRIER 1999, p. 44, fig. 18b).

géométriques, dont on a conservé d'importants fragments⁵⁹. Cette barrière, similaire à un petit chancel, était constituée de sept plaques sculptées (entrelacs à angle aigu), de dimensions différentes, séparées par six petits piliers ainsi que par deux plus grands piliers d'angles, le tout étant surmonté par une balustrade elle aussi décorée d'entrelacs à angle aigu (fig. 4). Ce dispositif montait jusqu'à la hauteur du couvercle; ses dimensions (environ 1,56 x 1,12 m) montrent que, si le pied du sarcophage était partiellement dissimulé sous la table de l'autel, l'essentiel de la sépulture était aisément visible et accessible (fig. 5).

1.3. Une disposition originale

Dans les deux cas, contemporains (deuxième quart du VIII^e siècle), que je viens d'évoquer, l'église est un édifice mononef, relativement modeste, disposant d'un seul autel. Plutôt que d'installer au milieu de la nef le sarcophage

59. Reconstitutions visibles au Musée d'Echternach et au Musée d'Art et d'Histoire de Luxembourg. Photographie, par exemple, dans KRIER 1996a et ID. 1996b.



*Fig. 5 : Echternach (Grand-Duché de Luxembourg), Musée de l'abbaye.
Reconstitution du tombeau de saint Willibrord (« Hochgrab ») au milieu du VIII^e siècle.
D'après KRIER 1999, p. 44, fig. 18a.*

contenant les restes du saint local, on a choisi de l'associer plus étroitement au culte et à l'autel majeur auquel il est matériellement uni.

Dans la Gaule du haut Moyen Âge, le prêtre célébrait la messe face aux fidèles et se tenait donc à l'est de l'autel, entre celui-ci et le mur du chevet. Le tombeau de Willibrord et, peut-être, celui de Chrodoara avaient donc été placés à l'ouest de l'autel, du côté de la nef⁶⁰. Cette disposition les rendait également mieux visibles et plus accessibles aux éventuels pèlerins. Il s'agit évidemment d'une disposition spécifiquement cultuelle, qui ne peut pas être appliquée à des sépultures de laïcs, même puissants, quoique la législation en matière de sépultures dans le chœur ne sera établie avec netteté que plusieurs

60. Il conviendrait de reprendre systématiquement les données des textes hagiographiques des VII^e et VIII^e siècles pour replacer ces deux cas dans un contexte plus vaste. Ainsi l'exemple du sarcophage de l'évêque de Tongres-Maastricht saint Hubert († 727 ; première élévation des reliques en 743) dans l'église Saint-Pierre de Liège compléterait avantagusement le dossier.

décennies plus tard⁶¹. C'est, en effet, dans la première moitié du IX^e siècle que les conciles et capitulaires carolingiens fixent définitivement la norme en la matière : « Qu'aucun défunt ne soit enterré à l'intérieur d'une église, sauf s'il s'agit d'évêques, d'abbés, de prêtres dignes ou de laïcs fidèles⁶² » ou « Que personne n'ose ensevelir dans une église, en vertu d'un droit héréditaire, quelque défunt que ce soit si ce n'est celui qu'un évêque ou qu'un prêtre aura jugé digne en raison de la qualité de sa vie religieuse ou de son genre de vie⁶³ ». Quant au chœur, il est théoriquement réservé aux ecclésiastiques, avec une tolérance pour les fondateurs d'église.

2. La question des remplois de sarcophages antiques

2.1. Les Carolingiens et l'Antiquité

Le remploi d'éléments architecturaux antiques dans des bâtiments du haut Moyen Âge a fait l'objet de nombreuses publications récentes⁶⁴. Dans le cas de réutilisations de colonnes, de chapiteaux ou d'éléments architectoniques sculptés, on peut parfois parler d'un remploi de nécessité, lié à la disponibilité de matériaux de luxe et, éventuellement, au respect envers la qualité technique de pièces anciennes⁶⁵. Mais pour des sculptures en ronde-bosse (pierre, bronze), pour des intailles ou des camées comme pour les sarcophages, il est manifeste que le remploi n'est pas uniquement pragmatique et qu'il s'insère dans une logique de préséance de l'Antiquité. Pour le dire autrement, la réutilisation d'un objet antique participe à la valorisation de l'Antiquité classique et non pas à une conception d'indigence, dans laquelle l'objet réutilisé serait un pis-aller face à des incapacités techniques et artistiques du haut Moyen Âge.

La situation a été souvent mise en évidence pour les sarcophages antiques repris pour recevoir les corps d'illustres membres de familles souveraines ou

61. Sur ce point, par exemple, TREFFORT 1996; SAPIN 1996; SCHOLZ 1998 ou DIERKENS 2006a, p. 103-109.

62. Concile de Mayence, 813, canon 52, WERMINGHOFF (éd.) 1906, p. 272.

63. Concile de Meaux-Paris, 845-846, canon 72, HARTMANN (éd.) 1984, p. 118.

64. Sur les remplois en général, LACHENAL 1995; *Ideologie* 1998; CLEMENS 2003. Sur le remploi médiéval de sarcophages antiques, BARRAL I ALTET 1993. En dernier lieu, et sur un point particulier, VERKERK 2007.

65. Point soulevé, une fois encore, lors des discussions résumées dans CHRISTE et DUVAL 1993, p. 34.

comtales⁶⁶. Un cas étudié récemment peut être considéré comme exemplaire : celui du sarcophage tardo-antique, réalisé dans les ateliers du Sud-Ouest de la France au IV^e voire au V^e siècle⁶⁷, qui a servi à abriter le corps de nombreux membres de la famille des comtes de Toulouse⁶⁸. Aujourd'hui situé sous un enfeu extérieur, sur le flanc sud de l'église Saint-Sernin de Toulouse, le sarcophage a été ouvert dans les meilleures conditions archéologiques possibles et a permis un examen pluridisciplinaire modèle. À l'intérieur de la cuve ont été retrouvés les restes d'au moins une vingtaine d'individus, le plus ancien étant un homme de grande taille (1,90 m environ) et d'une quarantaine d'années, décédé à la fin du X^e siècle (s'agit-il du comte Raimond, † vers 978?). Dans ce cas, le sarcophage a toujours été visible et maintenu hors du sol : il a magnifié et exalté la grandeur de ces comtes particulièrement puissants.

Le remploi de sarcophages antiques est également attesté en rapport avec la famille carolingienne⁶⁹. Carloman († 771), frère de Charlemagne, fut enterré à Saint-Remi de Reims dans un sarcophage du IV^e siècle représentant une scène de chasse ou un triomphe⁷⁰. Charlemagne lui-même († 814) fut enterré dans un sarcophage romain de la première moitié du III^e siècle figurant l'enlèvement de Proserpine aux Enfers⁷¹. Louis le Pieux († 840) fut enseveli dans un sarcophage chrétien du Midi de la France (IV^e siècle) représentant la traversée de la Mer Rouge par les Hébreux sous la direction de Moïse⁷². Le sarcophage de Louis le Germanique († 876) à Lorsch était décoré de pilastres et de chapiteaux à l'antique⁷³. Après diverses péripéties, le corps de Charles le

66. De façon générale : JAMES 1998; EFFENBERGER 1999.

67. Le couvercle du sarcophage n'est pas celui qui avait été conçu pour la cuve, mais il est contemporain de celle-ci. Sur le sarcophage, en dernier lieu, voir CHRISTERN-BRIESENICK 2003, p. 258-259, n° 548 (origine et date proposées : ateliers toulousains du deuxième tiers du V^e siècle).

68. Publication : CRUBÉZY et DIEULAFAIT 1996.

69. DIERKENS 1991 et ID. 2003; NELSON 2000.

70. En plus d'ouvrages généraux (comme ERLANDE-BRANDENBURG 1975, p. 178-179), voir surtout HAMANN-MAC LEAN 1983, p. 126-138; PRACHE 1997 et NELSON 2000, p. 143-145 et 171.

71. SCHRAMM et MÜTHERICH 1962, p. 120, n° 18; GRIMME 1972, p. 8, n° 3; SCHMIDT 1999a, p. 758-763. Interprétations iconographiques : NELSON 2000, p. 153 (exaltation du pouvoir féminin) et SCHMIDT 2007 (cycle des saisons).

72. SCHMOLL GEN. EISENWERTH 1974; GAILLARD 1997; SCHMIDT 1999b, p. 247-250; CHRISTERN-BRIESENICK 2003, p. 164-166, n° 340 (origine et date proposées : Rome, fin du IV^e siècle). Interprétation : NELSON 2000, p. 155-157 (identifications de Louis avec Moïse et de Judith, la femme de Louis, avec Myriam).

73. SCHRAMM et MÜTHERICH 1962, p. 128, n° 37; BERLET 1980; VIEILLARD-TROÏEKOUROFF 1995, p. 58.

Chauve († 877) a vraisemblablement été placé à Saint-Denis dans une baignoire romaine en porphyre⁷⁴. On pourrait également ajouter à cette liste de nombreux Carolingiens ou proches du pouvoir carolingien, comme l'empereur Louis II († 875), l'évêque Drogon de Metz († 855) ou l'abbé Angilbert de Saint-Riquier († 814).

Cet intérêt pour le passé n'est pas seulement de pure forme⁷⁵ : l'Antiquité – c'est-à-dire non seulement l'Antiquité chrétienne mais aussi l'Antiquité « païenne » réinterprétée⁷⁶ – occupe, en effet, une place d'une importance cruciale pour l'élite du monde franc. Refaçonnée ou réutilisée, elle se révèle essentielle à la légitimation de l'Empire carolingien. Sur ce point, des conceptions idéologiques différentes sous-tendent le choix des sarcophages utilisés pour contenir les corps de ces Carolingiens ; probablement fait avec soin, il accorde une signification forte à l'iconographie. Janet Nelson a développé une explication « de genre » pour ce choix et a valorisé un possible rôle des femmes⁷⁷. Plus récemment, j'ai proposé une autre lecture – probablement un peu artificielle – qui reflète diverses options culturelles de la Renaissance carolingienne⁷⁸ : passé récupéré sans danger pour le Salut (Carloman), passé *a priori* connoté (puisqu'païen) nécessitant une explication et une réinterprétation (Charlemagne), exaltation d'un passé sélectionné (Louis le Pieux), passé désincarné utilisé seulement comme référence idéologique lointaine (Charles le Chauve ou Louis le Germanique).

Les questions qui se posent sont à la fois celle de la visibilité (ou de la lisibilité) de ces sarcophages et celle du rôle de l'iconographie dans le choix de ceux-ci. Je me contenterai ici de développer un peu, à titre exemplatif, le cas de la tombe de Charlemagne.

2.2. Le sarcophage de Charlemagne à Aix-la-Chapelle

Charlemagne est mort à Aix-la-Chapelle le 28 janvier 814⁷⁹. Sur ce décès et sur les funérailles, nous avons conservé un récit contemporain, écrit par le célèbre Éginhard aux environs de 830 : la *Vita Karoli regis*. Si l'on en croit le

74. En dernier lieu, GABORIT-CHOPIN 1991 ; MALGOUYRES et BLANC-RIEHL 2003, p. 88-89, n° 19. Commentaire : NELSON 1996, p. 58 ; ID. 2000, p. 161-166.

75. MELZAK 1990.

76. Cf. la belle synthèse de BROWN 1994.

77. NELSON 2000, p. 153 et 155-156.

78. DIERKENS 2004a, p. 363-367.

79. Sources dans BÖHMER 1966, p. 224-225, n° 508a-508c.

texte⁸⁰, Charlemagne décéda dans son palais d'Aix. Son corps fut lavé et préparé de façon solennelle. On ne savait pas où il devait être enterré parce que, selon Éginhard, en son vivant, il n'avait donné aucune instruction sur ce point. Finalement, le choix se porta sur l'église qu'il avait construite à Aix et Charlemagne y fut enterré le jour même de sa mort. Sa tombe fut placée sous un arc doré avec son portrait et une inscription (épigraphique?), dont Eginhard donne le texte. Ce témoignage est, sur certains points, complété par d'autres sources écrites, surtout par les deux biographes majeurs de Louis le Pieux, Thegan et l'Astronome⁸¹.

Pour mon propos actuel, il est essentiel de déterminer où exactement Charlemagne fut enterré dans l'église du palais d'Aix et donc où se trouvait le sarcophage. Les indications d'Éginhard ne sont pas fort précises et, dans l'inscription, seuls les mots *sub hoc conditorio* sont susceptibles de discussion. Depuis 1165 au plus tard (c'est-à-dire à l'occasion de la canonisation de Charlemagne par ordre de Frédéric I^{er} Barberousse), il ne fait aucun doute que ce *conditorium* est un sarcophage de marbre, que l'on identifie traditionnellement avec le sarcophage de Proserpine aujourd'hui conservé dans le Trésor de la cathédrale d'Aix⁸².

Un autre ensemble de textes, complété par des fouilles archéologiques, enrichit le dossier. Le jour de Pentecôte de l'an Mil (19 mai 1000), l'empereur Otton III a, en effet, manifesté le souhait de retrouver la tombe de son

80. EGINHARD, *Vita Karoli*, chap. XXX et XXXI, HALPHEN (éd.) 1938, p. 86-89 : [...] *sacra communione percepta, decessit, anno aetatis suae septuagesimo secundo et ex quo regnare coeperat quadragésimo septimo, V kal. Febr., hora diei tertia. Corpus more solemni lotum et curatum et maximo totius populi luctu ecclesiae inlatum atque humatum est. Dubitatum est primo ubi reponi deberet, eo quod ipse vivus de hoc nihil praecepisset. Tandem omnium animis dedit nusquam honestius tumulari posse quam in ea basilica quam ipse propter amorem Dei et domini nostri Ihesu Christi et ob honorem sanctae et aeternae Virginis genetricis eius proprio sumptu in eodem vico construxit. In hac sepultus est eadem die qua defunctus est arcusque supra tumulum deauratus cum imagine et titulo exstructus. Titulus ille hoc modo descriptus est : SUB HOC CONDITORIO SITUM EST CORPUS / KAROLI MAGNI ATQUE ORTHODOXI IMPERATORIS / QUI REGNUM FRANCORUM NOBILITER AMPLIAVIT / ET PER ANNOS XLVII FELICITER REXIT / DECESSIT SEPTUAGENARIUS ANNO DOMINI DCCC°XIII° / INDICTIONE VII, V KAL. FEBR.*

81. THEGAN, *Gesta Hludowici imperatoris*, chap. VII-VIII, TREMP (éd.) 1995, p. 186-190; ASTRONOME, *Vita Hludowici imperatoris*, chap. XX-XXI, TREMP (éd.) 1995, p. 344-350.

82. Les textes relatifs à l'élévation des reliques de Charlemagne par Frédéric Barberousse sont repris dans PETERSOHN 1975, p. 426-427 : ils sont nombreux à évoquer un sarcophage qui se trouvait en terre. La première attestation d'un sarcophage de marbre se lit dans la continuation de la *Chronique* de Sigebert de Gembloux, réalisée à Anchin vers 1190. Voir aussi BEUTLER 1982, p. 69-72.

glorieux prédécesseur et, peut-être avec l'idée d'une future canonisation de Charlemagne, de visiter la tombe, de voir l'état de conservation des restes et de prendre l'une ou l'autre «relique»⁸³. Les trois textes de la première moitié du XI^e siècle dont nous disposons sur cette ouverture de tombe sont contradictoires. L'un, rédigé par un quasi-contemporain des faits, Thietmar de Mersebourg, très proche de la Cour présente une brièveté et une sobriété de bon aloi, alors que les deux autres, postérieurs d'une trentaine d'années à l'ouverture de la tombe, convergent pour donner aux faits une ampleur totalement inhabituelle.

Thietmar rapporte que l'on ne savait plus exactement où se trouvait la tombe quand Otton a donné l'ordre de la retrouver. Il fallut, pour cela, creuser (*fodere*) et casser le sol (*rupto pavimento*) : la tombe a été retrouvée *in solio regio*, mots dont la traduction – on le verra – est loin de faire l'unanimité. Otton III prit alors, comme relique, une petite croix en or qui pendait au cou du défunt puis donna l'ordre de refermer la tombe⁸⁴.

Pour leur part, Adémar de Chabannes († 1034), moine de Saint-Cybard d'Angoulême mais fort proche de Saint-Martial de Limoges⁸⁵, et l'auteur anonyme (deuxième quart du XI^e siècle) de la *Chronique de la Novalèse*⁸⁶, un monastère situé sur les contreforts méridionaux des Alpes, affirment tous deux que la tombe de Charlemagne présentait un gabarit très important, suffisant pour que Charlemagne y soit enterré non couché mais assis sur son trône, accompagné d'une grande quantité d'objets liturgiques et/ou symboliques, notamment une couronne et un sceptre.

Ce n'est pas le lieu de dire pourquoi je crois qu'on peut rejeter cette dernière version, d'autant plus que les deux témoignages sont interdépendants⁸⁷. Les liens entre Limoges et la Novalèse sont, en effet, vraisemblables dans les années 1030 (que l'on se rappelle le différend qui opposa en 1031 Adémar et Benoît

83. Sources dans BÖHMER *et al.* 1957, p. 760-761, n° 1370b. Le dossier a été récemment entièrement renouvelé par GÖRICH 1998; résumé dans ID. 2000.

84. THIETMAR DE MERSEBOURG, *Chronicon*, IV, 47, HOLTZMANN (éd.) 1955², p. 184-186 : *Karoli cesaris ossa ubi requiescunt, cum dubitaret, rupto clam pavimento, ubi ea esse putavit, fodere, quousque haec in solio inventa sunt regio, iussit*. Le livre IV de la *Chronique* de Thietmar a été rédigé en 1013.

85. ADÉMAR DE CHABANNES, *Chronicon*, II, 25 et III, 31, BOURGAIN, LANDES et PON (éd.) 1999, p. 111 et 152-153; CHAUVIN et PON (trad.) 2003, p. 179-180 et 240-241.

86. *Chronique de Novalèse*, III, 32, ALESSIO (éd. et trad.) 1982, p. 182-183.

87. Sur ce point, il faudrait actualiser la démonstration d'H. Beumann (BEUMANN 1967, p. 24) qui, tributaire de l'état des recherches sur les différentes versions de la *Chronique* d'Adémar, pensait à trois versions indépendantes les unes des autres (*Chronique* d'Adémar dans sa version A, *Chronique* dans sa version C, *Chronique* de Novalèse).

de Saint-Michel de la Cluse à propos de l'apostolicité de Martial⁸⁸). Les deux témoignages dépendent indirectement, me semble-t-il, d'un récit émanant d'un témoin oculaire et participant à l'ouverture de la tombe, le comte de Lomello⁸⁹, mais ont procédé par amalgame et par amplification narrative : le *solium regium* où a été trouvé le sarcophage impérial a, en effet, été compris dans un de ses sens classiques, le trône royal; cette traduction a entraîné la spectaculaire mise en scène que l'on sait⁹⁰.

Dans un article majeur, Helmut Beumann⁹¹ a montré que, si l'on peut donner à ces mots un autre sens antique, celui de sarcophage (Charlemagne aurait été retrouvé dans un «sarcophage royal»), *solium* doit plus vraisemblablement être compris ici comme «la salle du trône», comme «l'endroit où se trouvait le trône», c'est-à-dire comme une laube (*augmentum*) placée devant la porte principale de l'église. Il a donc logiquement proposé de chercher la tombe à quelques mètres à l'ouest de la porte, à l'intersection de l'axe de l'église et de la perpendiculaire qui unissait les deux absides semi-circulaires de la cour.

Quelles sont les suggestions qui ont été faites pour situer la tombe de Charlemagne dans l'église et, donc, pour suggérer la visibilité du sarcophage? Le point sur les différentes hypothèses a déjà été fait à plusieurs reprises⁹² et, tout récemment encore, par Jean-Pierre Caillet⁹³. Il n'apparaît cependant pas inutile de les résumer une fois de plus.

La première suggestion⁹⁴ a été de penser que le sarcophage était posé sur le sol et que, surmonté d'une statue, il était placé sous un arc déterminant une surface sur laquelle aurait été gravée (ou peinte) l'inscription dont Éginhard nous donne le texte. Cet arc aurait été situé sur un des côtés du déambulatoire, non loin du chœur, à l'emplacement actuel du célèbre *ambo* d'Henri II. Cet emplacement a certainement été utilisé dans cette fonction après l'élévation des reliques de Charlemagne par Frédéric Barberousse (1165), mais il est difficile de faire remonter cette disposition au-delà de la seconde moitié du XII^e siècle. Cette hypothèse suscite de surcroît un grand nombre de questions.

88. On trouvera la bibliographie de base sur cette affaire dans DIERKENS 2006c, p. 32-37.

89. Sur la possible participation du comte palatin Otton de Lomello à l'ouverture de la tombe, voir les éléments rassemblés par GÖRICH 1998, p. 385.

90. La présence de *regalia* dans la tombe procède d'un anachronisme et de l'extrapolation d'une pratique qui n'est pas attestée, en France, avant la fin du X^e siècle.

91. BEUMANN 1967.

92. Résumé : DIERKENS 1991 et ID. 2003.

93. CAILLET 2003 [2006].

94. BUCHKREMER 1907.

Pour la rendre compatible avec le texte, il a fallu supposer que l'emplacement de tombeau avait été muré dans l'urgence, avant la venue des Vikings, qui se sont un moment établis dans l'église (en 882). Cette protection improvisée aurait été maintenue pendant tout le X^e siècle; ceci expliquerait à la fois pourquoi le tombeau n'a pas été profané par les Vikings et pourquoi on a perdu le souvenir de son emplacement. L'hypothèse est boiteuse et frise l'invraisemblance⁹⁵. De plus, elle ne permet pas de justifier l'usage de mots utilisés par Éginhard (*humatum est*), par Thietmar (*fodere, rupto pavimento*) ou lors de la cérémonie de 1165 (*elevans a terra, etc.*). C'est néanmoins celle qui a la préférence de Jean-Pierre Caillet⁹⁶.

D'autres hypothèses, postérieures, n'envisagent plus l'idée de la visibilité du sarcophage avant 1165 et se basent donc sur une fosse suffisamment vaste pour l'accueillir. On a d'abord pensé à une fosse retrouvée dans la travée précédant le chœur carolingien, juste devant l'autel⁹⁷; puis à une fosse située devant la précédente, dans le déambulatoire, à un endroit directement visible du trône placé au premier étage⁹⁸. La seconde identification est difficilement compatible avec les termes d'Éginhard et, surtout, les dimensions de cette fosse rendent impossible l'utilisation du sarcophage de Proserpine. La première hypothèse a également été abandonnée, dans la mesure où il semble certain qu'elle correspond plutôt à la tombe d'Otton III : or les textes relatifs à l'enterrement de celui-ci (1002) et à l'ouverture de la tombe de Charlemagne en 1165 ne mentionnent pas la présence de deux corps, celui d'Otton III devant logiquement se trouver au-dessus de celui de Charlemagne. Sans vouloir trop bâtir sur le silence des sources, il semble plus simple de n'identifier cette tombe qu'avec celle d'Otton III⁹⁹.

L'hypothèse d'Helmut Beumann (1967), dont il a été question plus haut, a été conçue sur la base des recherches d'Henrich Wismann (1933)¹⁰⁰ et d'une

95. Ainsi, le rôle prêté aux Vikings s'inscrit dans une tradition historiographique très vieillie. En particulier, même dans les textes qui leur sont les plus hostiles, il n'a jamais été fait allusion à des profanations de sépultures.

96. Mais l'auteur ne connaît ni l'article capital de L. Hugot (HUGOT 1984), ni la synthèse de Janet Nelson (NELSON 2000). Je reviendrai ailleurs sur cet article de J.-P. Caillet et je donnerai alors l'argumentation détaillée, qui ne peut trouver place ici, sur le sens à donner au mot *solium*, sur la nature de l'*imago* de Charlemagne dont parlait Éginhard, sur la description d'Antonio de Beatis en 1517, etc.

97. TEICHMANN 1915.

98. KREUSCH 1965.

99. Photographie de l'ouverture de la tombe en 1910 : KRAMP 2000, t. I, p. 341, n° 3.35.

100. WISMANN 1933.

nouvelle lecture des textes, mais sans recours aux résultats de fouilles archéologiques. La démarche n'en est que plus impressionnante, puisque, une vingtaine d'années après la publication de ces idées, a été publié un rapport de fouilles anciennes effectuées en 1910, qui était resté inédit¹⁰¹. Celui-ci révèle, là où H. Beumann le supposait (ou presque), au niveau du massif occidental de l'église palatine, une fosse aux dimensions parfaitement compatibles avec celles du sarcophage, mesurant 2,55 x 1,10 m : il resterait donc une vingtaine de centimètres par côté pour permettre de placer les cordes nécessaires à la descente du sarcophage [2,10 x 0,55 m]. Cette fosse, située devant l'ancienne entrée de l'église et sous l'autel Saint-Sauveur au premier étage du *Westwerk*, reproduirait le modèle de la tombe de Pépin le Bref à Saint-Denis (tombe creusée *ante limina basilicae*)¹⁰², mais aussi celui de nombreuses autres sépultures de Carolingiens, dont certains fort proches de Charlemagne, enterrés dans le portail et devant les portes de l'église; on pense, par exemple, à Angilbert († 814) à Saint-Riquier (*ante fores templi*), à la reine Fastrade († 794) à Saint-Aubain de Mayence, à Pépin d'Italie († 810) à Saint-Zénon de Vérone, voire à un premier projet de Louis le Pieux à Kornelimünster¹⁰³. En s'appuyant sur de nombreux parallèles (Pavie, Vérone, Parme, Santa Maria in Cosmedin à Rome), L. Hugot a montré que cet emplacement correspondait à la laube supposée par H. Beumann et au second trône (*solium*) qui, hors de l'église mais au niveau du premier étage du massif occidental et en contact avec lui, donnait sur la cour¹⁰⁴.

Cette hypothèse, que je crois d'autant plus recevable qu'elle conjugue tous les paramètres (sens de *solium*; portrait et inscription placés, comme à Saint-Denis, sur les côtés du portail), implique évidemment qu'en un premier temps le sarcophage de Charlemagne n'était pas visible et que le motif de Proserpine aux Enfers ne devait pas être présenté aux visiteurs ou aux spectateurs : ce thème, faisant référence à la mythologie classique, donc païenne, n'aurait été acceptable dans une église qu'au prix d'une interprétation allégorique et symbolique érudite¹⁰⁵. Dans ce cas, la qualité du sarcophage doit être mise en rapport avec le statut illustre du défunt et non avec une éventuelle mise en

101. HUGOT 1984.

102. DIERKENS 1996.

103. HUGOT 1984, p. 22; DIERKENS 1996, p. 43. De façon générale, sur les tombes *in porticu ecclesiae*, voir ANGENENDT 1994.

104. HUGOT 1984, p. 21.

105. *Contra*, SCHMIDT 2007, pour qui le mythe de Proserpine pouvait être interprété comme simple allégorie du temps cyclique et des saisons, sans qu'il soit nécessaire de lui donner un sens païen.

valeur, même au moment des funérailles; Charlemagne a été, rappelons-le, enterré le jour même de son décès et le nombre de participants à l'inhumation devait être réduit. Tout ceci implique que, contrairement à ce qu'affirme Éginhard, les travaux préparatoires au creusement et à l'enfouissement n'ont pas été improvisés¹⁰⁶ et que Charlemagne a très bien pu choisir lui-même «son» sarcophage.

On ne sait ce qu'il en était de la visibilité des autres sarcophages antiques remployés pour des membres de la famille carolingienne. Tout au plus apprend-on qu'en 872, Hincmar de Reims a montré à Charles le Chauve le tombeau (*locus sepulcri*) de Carloman, frère de Charlemagne¹⁰⁷ et que le sarcophage d'Angilbert était enterré devant les portes de l'église abbatiale de Saint-Riquier. Compte tenu de ce que l'on connaît des prescriptions carolingiennes en matière de sépultures¹⁰⁸, on peut supposer – mais sans certitude – qu'en dépit de leur grande qualité artistique et du soin mis à leur sélection, les sarcophages royaux étaient enterrés.

3. Que faire d'un sarcophage vide?

L'élévation du corps d'un défunt (qui correspondait anciennement à une «canonisation») est parfois suivie de la réinhumation des restes dans la tombe originelle. Dans le cas d'un sarcophage, celui-ci peut être maintenu à son emplacement premier, mais il arrive plus fréquemment qu'il soit déplacé vers un endroit mieux adapté au culte et/ou à la liturgie. Il devient alors un véritable reliquaire et bénéficie d'une mise en évidence dans le cadre architectural. C'est le cas, on l'a vu, pour Chrodoara à Amay et pour Willibrord à Echternach, mais les exemples abondent. Que l'on pense, notamment, à l'étonnante disposition du sarcophage de saint Philibert à Saint-Philibert de Grandlieu au milieu du IX^e siècle. Ailleurs, le sarcophage peut être placé sous un autel aux parois ajourées, permettant aux pèlerins de le voir et de le toucher.

Le cas le plus général est cependant que les reliques soient, après leur élévation, placées dans un reliquaire, qui présente, entre autres avantages, celui de pouvoir être transportable. Que devient alors le lieu premier d'inhumation, c'est-à-dire la tombe ou le sarcophage désormais vide? Certes, les exemples de tombes vides qui ne bénéficient d'aucune marque particulière de

106. Pourquoi Éginhard ment-il sur ce point? Pense-t-il à une contestation possible de la part de Saint-Denis?

107. Discussion sur ce point dans HAMANN-MAC LEAN 1983, p. 126-127.

108. Surtout SCHOLZ 1998.

dévotion, sont majoritaires. Contrairement à ce qui avait été d'abord affirmé sur la base d'un rapport de fouilles incomplet, le sarcophage de Chrodoara, vide, a très tôt été enterré (milieu ou seconde moitié du XI^e siècle) : tout au plus l'emplacement choisi pour cet enfouissement (dans le chœur de l'église) et le fait que le sarcophage a été conservé intact montrent-ils qu'il continuait à bénéficier d'un statut respectable¹⁰⁹. Plus rien ne signalait dans l'église funéraire de Nivelles l'emplacement premier de la tombe de sainte Gertrude¹¹⁰. Dans la crypte de Jouarre¹¹¹, les cénotaphes, qui surmontent les tombes enfouies sous le sol, évoquent immédiatement les corps des défunts sans qu'il s'agisse d'un aménagement liturgique ou cultuel¹¹². L'interprétation de la superposition similaire du sarcophage contenant les reliques de saint Germain et d'un cénotaphe accessible aux pèlerins dans la *confessio* de la crypte de Saint-Germain d'Auxerre est vraisemblablement plus complexe¹¹³.

Mais il n'en est pas toujours ainsi. Peut-être le modèle prestigieux du Saint Sépulcre a-t-il pu jouer, directement ou non, un rôle dans la volonté de conserver visible et de montrer un sarcophage vide. Les meilleurs exemples sont tardifs, datant de la deuxième moitié du XII^e et du XIII^e siècle.

Selon toute apparence, à Aix-la-Chapelle, le sarcophage de Charlemagne a été placé dans un *arcosolium* sur un des côtés de l'octogone probablement dès la canonisation de 1165 et, après le transfert du corps de l'empereur dans la somptueuse châsse qui abrite encore ses reliques (vers 1215), il a été maintenu vide à cet emplacement et surmonté d'une statue de bois (ou de stuc?)¹¹⁴. Un dispositif comparable est attesté à Saint-Arnoul de Metz : le sarcophage romain de Louis le Pieux a été surmonté au XIII^e siècle par un gisant, dont des fragments sont encore conservés¹¹⁵.

À Gerpennes, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, le sarcophage trapézoïdal (VII^e ou VIII^e siècle) de la sainte locale, Rolende, a bénéficié de pratiques dévotionnelles, même après que ses reliques ont été transférées dans une châsse à l'extrême fin du XI^e siècle¹¹⁶. La redécouverte miraculeuse de

109. DIERKENS 2006b, p. 94-95.

110. MERTENS 1979 ou DONNAY-ROCMANS 1999.

111. MAILLÉ 1971.

112. Dans cette optique, le cénotaphe joue un rôle comparable à une inscription. Voir, pour l'époque carolingienne, le beau livre de TREFFORT 2007.

113. Par exemple, ROUMAILHAC et SAUR 1991.

114. BEUTLER 1982, p. 69-72; SCHMIDT 2007, p. 124 (avec bibliographie complémentaire). Sur la châsse de Charlemagne, par exemple MÜLLEJANS 1988.

115. SCHMOLL GEN. EISENWERT 1974; SCHMIDT 1999b.

116. DIERKENS 1983.

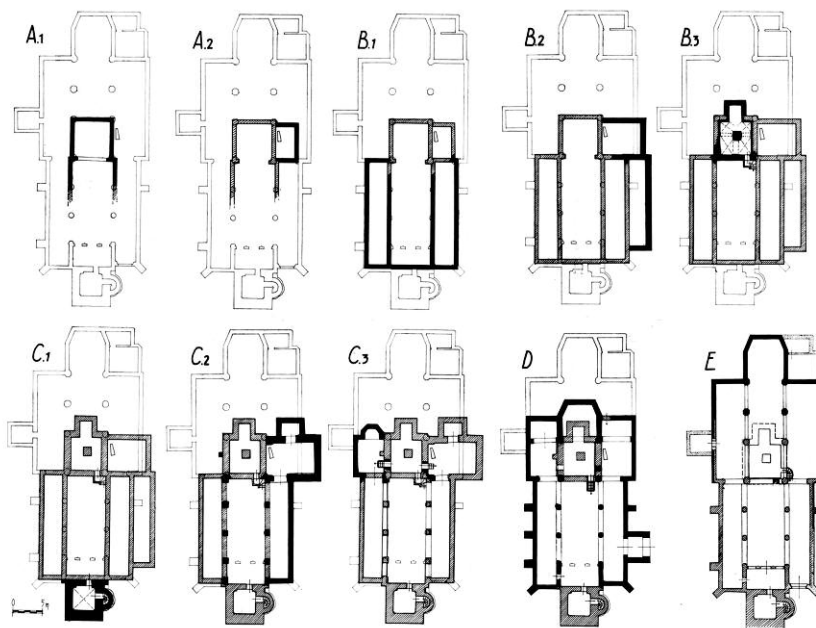


Fig. 6 : Gerpennes (Hainaut), église Saint-Michel. Phases chronologiques de l'évolution de l'église, d'après MERTENS 1961, p. 62-63, fig. 46a et 46b. La phase B2 montre l'agrandissement de la chapelle Sainte-Rolende après l'élévation des reliques (vers 1100); la phase C2 témoigne de la nouvelle impulsion donnée au culte de Rolende avec, notamment, la redécouverte de la sepultura de la sainte, aménagée in situ (vers 1250).

l'emplacement du sarcophage vide est attribuée, par la *Vita sanctae Rolendis* du milieu du XIII^e siècle, à un homme pieux qui s'était fait murer dans le mur de la chapelle Sainte-Rolende : inspiré par une triple vision, l'inclus aurait montré, en passant son bras par la petite *fenestella* qui ouvrait sur la chapelle, le lieu à mettre en évidence. Les fouilles archéologiques¹¹⁷ ont permis de confirmer ce récit hagiographique (fig. 6) et ont montré que le sarcophage de Rolende avait, en effet, subi deux manipulations : l'une au moment de l'élévation des reliques, l'autre en vue d'un aménagement architectural qui devait permettre aux pèlerins de contempler la cuve vide (fig. 7).

À Forest, près de Bruxelles, c'est peu après la translation des reliques de sainte Alène, en 1193, qu'a été conçu un dispositif original et spectaculaire

117. MERTENS 1961.

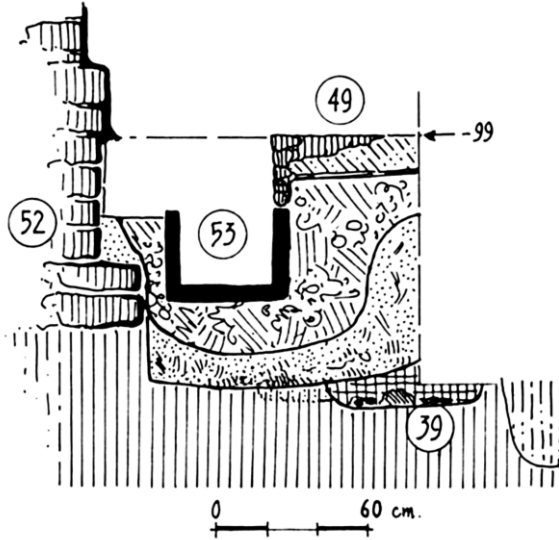


Fig. 7 : Gerpinnes (Hainaut), église Saint-Michel. Coupe au travers du sarcophage de sainte Rolende (tombe 53), d'après MERTENS 1961, p. 24, fig. 14.

(fig. 8) : un cénotaphe, percé d'arcatures et recouvert d'une dalle plate gravée, laissait voir l'emplacement de la tombe primitive (?) d'Alène, en y intégrant des éléments provenant du sarcophage vide¹¹⁸.

Il n'est évidemment pas possible de tirer des conclusions générales des quelques dossiers qui ont été rapidement évoqués ici. Confrontées à d'autres recherches en cours, les impressions provisoires qui se dégagent de cet examen sont les suivantes :

- la majorité des sarcophages du haut Moyen Âge étaient enterrés même si, dans certains cas, leur couvercle dépassait et restait visible;
- dans la tradition antique des sarcophages aux parois sculptées, certains sarcophages semblent avoir été conçus pour être posés sur le sol et placés soit dans un *arcosolium* (trois faces décorées), soit dans le coin d'un édifice;
- quelques sarcophages contenant les restes de personnages bénéficiant d'un véritable culte ont été exhumés et présentés à la dévotion des membres d'une communauté religieuse, des fidèles et/ou des pèlerins. En dépit de leur poids considérable, certains d'entre eux ont même pu être déplacés sur de longues

118. GHISLAIN 1980, surtout p. 10-17.

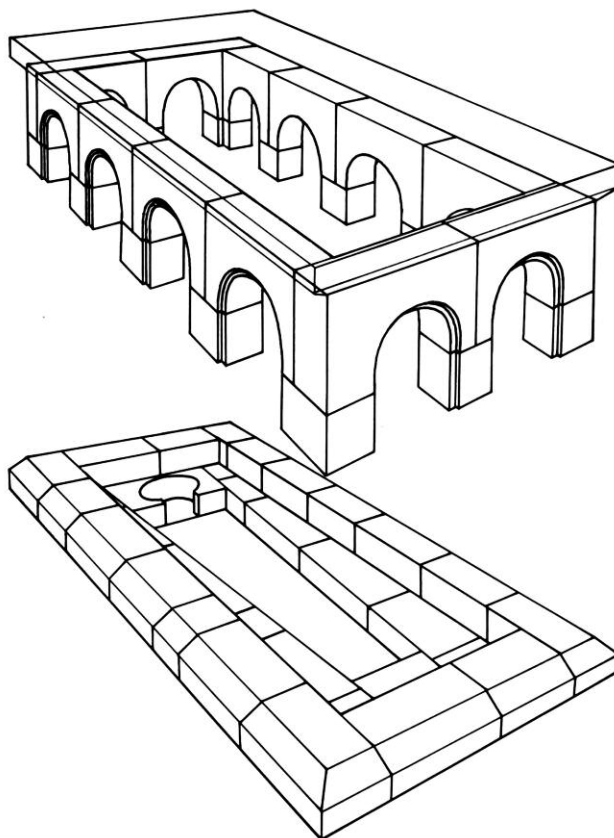


Fig. 8 : Forest (Bruxelles), église Saint-Denis. Cénotaphe de sainte Alène, vers 1200. Schéma d'assemblage du monument destiné à mettre en évidence l'emplacement de la tombe vide d'Alène. Dessin J.-C. Ghislain (GHISLAIN 1980, p. 15, fig. 7).

distances. Le sarcophage est alors indiscutablement considéré comme un reliquaire, chargé de la *virtus* du saint. Le lien direct avec l'autel s'inscrit dans cette perspective;

– il faut attendre le XII^e, voire le XIII^e siècle pour que l'on aime à mettre en évidence l'emplacement vide d'une tombe ou mettre en scène un sarcophage vide, comme objet de vénération annexe ou comme lieu de mémoire.

Bibliographie

- ALESSIO G. C. (éd.)
1982, *Cronaca di Novalesa*, Einaudi, Turin.
- ANGENENDT A.
1994, «*In porticu ecclesiae sepultus*. Ein Beispiel von himmlisch-irdischer Spiegelung», dans KELLER H. et STAUBACH N. (éd.), *Iconologia Sacra. Mythos, Bildkunst und Dichtung in der Religions- und Sozialgeschichte Alteuropas. Festschrift für Karl Hauck zum 75. Geburtstag*, (Arbeiten zur Frühmittelalterforschung, 23), Walter de Gruyter, Berlin-New York, p. 68-80.
- ASUTAY-EFFENBERGER N. et EFFENBERGER A.
2006, *Die Porphyrsarkophage der oströmischen Kaiser. Versuch einer Bestandserfassung, Zeitbestimmung und Zuordnung*, (Spätantike, Frühes Christentum, Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend, Reihe B : Studien und Perspektiven, 15), L. Reichert, Wiesbaden.
- BARATTE F. et METZGER C.
1985, *Musée du Louvre. Catalogue des sarcophages en pierre d'époque romaine et paléochrétienne*, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, Paris.
- BARRAL I ALTET X.
1993, «Le destin médiéval des sarcophages d'Aquitaine», dans CHRISTE Y. et DUVAL N. (dir.), «Les sarcophages d'Aquitaine», *Antiquité tardive*, 1, p. 161-164.
- BERLET E.
1980, «Der Sarkophag Ludwigs des Deutschen», dans *Beiträge zur Geschichte des Klosters Lorsch*, Lorsch, p. 165-172.
- BEUMANN H.
1967, «Grab und Thron Karls des Grossen zu Aachen», dans BRAUNFELS W. (éd.), *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, t. 4 : BRAUNFELS W. et SCHRAMM P. E. (éd.), *Das Nachleben*, Schwann, Düsseldorf, p. 9-38.
- BEUTLER C.
1982, *Statua. Die Entstehung der nachantiken Statue und der europäische Individualismus*, Prestel, Munich.
- BÖHMER J. F. et al.
1957, *Regesta Imperii*. 2, 3, *Die Regesten des Kaiserreichs unter Otto III*, nouv. éd. UHLIRZ M., H. Böhlau, Cologne.
1966, *Regesta Imperii*. 1, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern 751-918*, nouv. éd. BRÜHL C. et KAMINSKY H., G. Olms, Hildesheim.
- BORGOLTE M.
1989, *Petrusnachfolge und Kaiserimitation. Die Grablegen der Päpste, ihre Genese und Traditionsbildung*, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen.

- BOURGAIN P., LANDES R. A. et PON G. (éd.)
1999, *Ademari Cabannensis Chronicon*, (*Corpus Christianorum. Continuatio Mediaevalis*, 129), Brepols, Turnhout.
- BRIESENICK B. : voir [CHRISTERN-]BRIESENICK B.
1962, «Typologie und Chronologie der südwestgallischen Sarkophage», *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 9, p. 76-182.
1993, «Der Bestand an südwestgallischen Sarkophagen seit 1962», dans CHRISTE Y et DUVAL N. (dir.), *Les sarcophages...*, *op. cit.*, p. 49-61.
2003, *Repertorium der christlich-antiken Sarkophage*, 3 : *Frankreich, Algerien, Tunesien*, P. von Zabern, Mayence.
- BROWN G.
1994, «Introduction : the Carolingian Renaissance», dans MCKITTERICK R. (éd.), *Carolingian Culture : Emulation and Innovation*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 1-51.
- BUCHKREMER J.
1907, «Das Grab Karls des Grossen», *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, 29, p. 68-210.
- CAILLET J.-P.
1990, *La vie d'éternité. La sculpture funéraire de l'Antiquité chrétienne*, Éditions du Cerf et Éditions du Tricorne, Paris-Genève.
2001, «Les sarcophages chrétiens de Provence. Le message de la sculpture funéraire», dans GUYON J. et HEIJMANS M. (dir.), *D'un monde à l'autre. Naissance d'une Chrétienté en Provence, IV^e-VI^e siècle*, Éditions du Musée de l'Arles Antique, Arles, p. 62-67.
2003 [2006], «Que sait-on aujourd'hui du tombeau de Charlemagne à Aix?», dans BOISSAVIT-CAMUS B., CHAUSSON F. et INGLEBERT H. (éd.), *La mort du souverain, entre Antiquité et haut Moyen Âge*, Picard, Paris, p. 183-191.
- CHAUVIN Y. et PON G. (éd.)
2003, *Chronique d'Adémar de Chabannes*, (Miroir du Moyen Âge), Brepols, Turnhout.
- CHRISTE Y. et DUVAL N. (dir.)
1993, «Les sarcophages d'Aquitaine», Actes du colloque des 27-29 octobre 1991, *Antiquité tardive*, 1, p. 9-170.
- [CHRISTERN-]BRIESENICK B.
1962, «Typologie und Chronologie der südwestgallischen Sarkophage», *Jahrbuch des Römisch-Germanischen Zentralmuseums Mainz*, 9, p. 76-182.
1993, «Der Bestand an südwestgallischen Sarkophagen seit 1962», dans CHRISTE Y et DUVAL N. (dir.), *Les sarcophages...*, *op. cit.*, p. 49-61.
2003, *Repertorium der christlich-antiken Sarkophage*, 3 : *Frankreich, Algerien, Tunesien*, P. von Zabern, Mayence.
- CLEMENS L.
2003, *Tempore Romanorum constructa. Zur Nutzung und Wahrnehmung antiker Überreste nördlich der Alpen während des Mittelalters*, (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 50), Hiersemann, Stuttgart.
- COLLOT G.
1980, *La sculpture du haut Moyen Âge*, (Catalogue des collections archéologiques des Musées de Metz, 2), Musée d'Art et d'Histoire, Metz.
- CRUBÉZY E. et DIEULAFAIT C. (dir.)
1996, *Le comte de l'an mil*, (Supplément à *Aquitania*, 8), Fédération Aquitania, Talence.
- CÜPPERS H.
1975, «Die Basilika des heiligen Willibrord zu Echternach und ihre Vorgängerbauten», *Hemecht*, 27, p. 331-393.
- CUVELIER P. et GUILLAUME J.
1989, «Inventaire et typologie des sarcophages en Lorraine», dans *Actes des*

- X^e Journées internationales d'Archéologie Mérovingienne (Metz, 20-23 octobre 1988)*, Pierron, Sarreguemines, p. 87-96.
- DELAHAYE G.-R.
1982, «Aspects de l'économie du haut Moyen Âge en Gaule : les sarcophages de pierre mérovingiens exhumés à Paris», dans *Le haut Moyen Âge en Île-de-France* (Paris et Île-de-France. Mémoires, 32), Klincksieck, Paris, p. 185-234.
1993, «Sarcophages de calcaire et de grès de la Gaule mérovingienne. Prototypes et évolution», dans CHRISTE Y. et DUVAL N. (dir.), *Les sarcophages...*, *op. cit.*, p. 143-146.
1994-1997, «Hypothèses sur l'emplacement initial du sarcophage d'Agilbert», *Bulletin du Groupement Archéologique de Seine-et-Marne*, 35-38, p. 37-48.
- DELARUE T. et THIRION E.
1988, *De sancta Chrodoara à sainte Ode*, (Dossiers du Musée, 1), Musée communal d'archéologie et d'art religieux, Amay.
- DIERKENS A.
1983, «Le culte de sainte Rolende de Gerpennes au Moyen Âge. Hagiographie et archéologie», dans MAT M. (éd.), *Problèmes d'Histoire du Christianisme*, 12, p. 25-50.
1991, «Autour de la tombe de Charlemagne. Considérations sur les sépultures et les funérailles des souverains carolingiens et des membres de leur famille», dans DIERKENS A. et SANSTERRE J.-M. (éd.), *Le souverain à Byzance et en Occident du VIII^e au X^e siècle*, Actes du colloque en hommage à Maurice Leroy, *Byzantion*, 61, 1, p. 156-180.
1996, «La mort, les funérailles et la tombe du roi Pépin le Bref (768)», dans «La mort des grands», *Médiévales*, 31, automne, p. 37-51.
2003, «Les funérailles royales carolingiennes», dans DIERKENS A. et MARX J. (éd.), *La sacralisation du pouvoir. Images et mises en scène*, (Problèmes d'Histoire des Religions, 13), Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, p. 45-58.
2004a, «*Ad instar illius quod Beseleel miro composuit studio*. Éginhard et les idéaux artistiques de la "Renaissance carolingienne"», dans SANSTERRE J.-M. (dir.), *L'autorité du passé dans les sociétés médiévales*, (Collection de l'École française de Rome, 333; Bibliothèque de l'Institut historique belge de Rome, 52), École française de Rome, Rome et Institut historique belge de Rome, Bruxelles p. 339-368.
2004b, «La sculpture sur pierre du très haut Moyen Âge dans l'ancien diocèse de Tongres-Maastricht-Liège», dans LODEWIJCKX M. (éd.), *Bruc Ealles Well. Archaeological Essays Concerning the Peoples of North-West Europe in the First Millenium*, (Acta Archaeologica Lovaniensia. Monographiae, XV), Leuven University Press, Louvain, p. 73-86.
2006a, «Sépultures et aménagements architecturaux à l'époque carolingienne», dans MARGUE M. (éd.), *Sépulture, mort et représentation du pouvoir au Moyen Âge. Tod, Grabmal und Herrschaftsrepräsentation im Mittelalter*, Actes des onzièmes Journées lotharingiennes 26-29 septembre 2000, (Publications

- de la Section Historique de l'Institut Grand-Ducal de Luxembourg, 118; Publications du CLUDEM, 18), Institut Grand-Ducal, Luxembourg, p. 95-131.
- 2006b (dir.), *Le sarcophage de sancta Chrodoara. Vingt ans après sa découverte exceptionnelle*, Actes du colloque international d'Amay, 30 août 1997, (*Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye Condroz*, 25, 2000-2001), Cercle Archéologique Hesbaye-Condroz, Amay.
- 2006c, «Martial, Sernin, Trophime et les autres : à propos des évangelisateurs et des apôtres en Gaule», dans ANDRAULT-SCHMITT C. (éd.), *Saint-Martial de Limoges. Ambition politique et production culturelle (X^e-XIII^e siècles)*, Actes du colloque tenu à Poitiers et à Limoges du 26 au 28 mars 2005, Presses Universitaires de Limoges, Limoges, p. 25-37.
- 2008, «Storia e Storia dell'arte : due discipline dalle relazioni troppo spesso difficili», dans D'ONOFRIO M. (éd.), *Adolfo Venturi e la Storia dell'arte oggi*, F. C. Panini, Modène, p. 401-408.
- DONNAY-ROCMANS C.
1999, «Les sanctuaires mérovingiens et carolingiens de l'abbaye de Nivelles», *De la Meuse à l'Ardenne*, 29, p. 49-64.
- DUVAL N.
1993, «La notion de «sarcophage» et son rôle dans l'Antiquité Tardive», dans CHRISTE Y. et DUVAL N. (dir.), *Les sarcophages...*, *op. cit.*, p. 29-35.
- EFFENBERGER A.,
1999, «Die Wiederverwendung römischer, spätantiker und byzantinischer Kunstwerke in der Karolingerzeit», dans STIEGMANN C. et WEMHOFF M. (éd.), *799. Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Grosse und Papst Leo III*, dans *Paderborn. Katalog der Ausstellung Paderborn 1999*, P. von Zabern, Mayence, t. 3 (*Beiträge*), p. 643-661.
- ENGEN L.
1986, «Les sarcophages mérovingiens dans la vallée de la Meuse», dans OTTE M. et WILLEMS J. (éd.), *La civilisation mérovingienne dans le bassin mosan*, Actes du colloque international d'Amay-Liège du 22 au 24 août 1985, (ERAUL, 22), Centre interdisciplinaire de recherches archéologiques de l'Université, Liège, p. 125-138.
- ERLANDE-BRANDENBURG A.
1975, *Le roi est mort. Études sur les funérailles, les sépultures et les tombeaux des rois de France jusqu'à la fin du XIII^e siècle*, (Bibliothèque de la Société française d'archéologie, 7), Droz, Genève.
- FINOULST L.-A.
2006, «Les sarcophages du haut Moyen Âge dans le Benelux actuel (V^e-X^e s.). Catalogue, état de la question et perspectives de recherches», Mémoire de licence en Histoire de l'Art et Archéologie, Université Libre de Bruxelles, 3 vol.
- GABORIT-CHOPIN D.
1991, «Baignoire de porphyre», dans *Le Trésor de Saint-Denis. Catalogue d'exposition*, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, Paris, p. 69, n° 6.
- GAILLARD M.
1997, «L'éphémère promotion d'un mausolée dynastique : la sépulture de

- Louis le Pieux à Saint-Arnoul de Metz», *Médiévales*, 33, automne, p. 141-151.
- GAUTHIER N.
1994, «Une grande dame : Chrodoara d'Amay», *Antiquité Tardive*, 2, p. 251-268.
- GEORGE P.
2004, «Le bâton de christianisation en pays mosan», dans GOUGUENHEIM S., GOULLET M., KAMMERER O. *et al.* (éd.), *Retour aux sources. Textes, études et documents d'histoire médiévale offerts à Michel Parisse*, Picard, Paris, p. 891-899.
- GHISLAIN J.-C.
1980, «Forest-lez-Bruxelles. Le cénotaphe roman de sainte Alène en l'église Saint-Denis», *Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites*, n. s., 9, p. 5-29.
- GLEIZE Y.
2006, «Gestion de corps, gestion de morts. Analyse archéo-anthropozoologique de réutilisations de tombes et de manipulations d'ossements et contexte funéraire au début du Moyen Âge, entre Loire et Garonne, ve-viii^e siècle», Thèse en Anthropologie biologique, Université de Bordeaux I.
- GÖRICH K.
1998, «Otto III. öffnet das Karlsgrab in Aachen. Überlegungen zu Heiligenverehrung, Heiligsprechung und Traditionsbildung», dans ALTHOFF G. et SCHUBERT E. (éd.), *Herrschaftsrepräsentation im ottonischen Sachsen*, (Vorträge und Forschungen, 46), J. Thorbecke, Sigmaringen, p. 381-430.
- 2000, «Kaiser Otto III. und Aachen», dans KRAMP M. (éd.), *Krönungen. Könige in Aachen. Geschichte und Mythos*, P. von Zabern, Mayence, t. 1, p. 275-282.
- GRIMME E. G.
1972, *Der Aachener Domschatz*, (Aachener Kunstblätter, 42), L. Schwann, Düsseldorf.
- GRIERSON P.
1962, «The Tombs and Obits of the Byzantine Emperors (337-1042)», *Dumbarton Oaks Papers*, 16, p. 1-63.
- HALPHEN L. (éd.)
1938, ÉGINHARD, *Vita Karoli Magni imperatoris*, (Les classiques de l'histoire de France au Moyen Âge, 1), Les Belles Lettres, Paris.
- HAMANN-MAC LEAN R.
1983, «Die Reimser Denkmale des französischen Königiums im 12. Jahrhundert. Saint-Remi als Grabkirche im frühen und hohen Mittelalter», dans BEUMANN H. (éd.), *Beiträge zur Bildung der französischen Nation im Früh- und Hochmittelalter*, (Nationes, 4), J. Thorbecke, Sigmaringen, p. 93-259.
- HARTMANN W. (éd.)
1984, *Die Konzilien der karolingischen Teilreiche 843-859*, (*Monumenta Germaniae Historica. Concilia*, 3), Hahn, Hanovre, 1984 [concile de Meaux-Paris, p. 61-132].
- HENRION F.
2000, «Inhumer à Saint-Germain. Typologie des sépultures», dans SAPIN C. (éd.), *Archéologie et architecture d'un site monastique*,

- v^e-xx^e siècle. *Dix ans de recherche à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, (Mémoires de la Section d'archéologie et d'histoire de l'art, 10), Éditions du CTHS, Paris, p. 340-363.
- 2004, «La morphologie des sarcophages du haut Moyen Âge comme critère typologique», dans BARAY L. (dir.), *Archéologie des pratiques funéraires. Approches critiques*, Centre Archéologique du Mont-Beuvray, Glux-en-Glenne, p. 255-259.
- HENSCHENIUS G. (éd.)
1866³, *Vita prima sancti Maximini episcopi* [BHL 5822], *Acta Sanctorum*, Mai, t. 7, Paris, p. 21-25.
- HOLTZMANN R. (éd.)
1955², THIETMAR DE MERSEBOURG, *Chronicon*, (*Monumenta Germaniae Historica. Scriptores Rerum Germanicarum*, n. s., 9), Weidmannsche Buchandlung, Berlin.
- HUBERT J.
1974 [1985], «Introibo ad altare», *Revue de l'Art*, 24, p. 9-21 (réimpr. dans ID. 1985, *Nouveau recueil d'études d'archéologie et d'histoire. De la fin du Monde antique au Moyen Âge*, (Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des Chartes, 29), Droz, Genève-Paris, p. 128-153.
- HUGOT L.
1984, «Baugeschichtliches zum Grab Karls des Grossen», *Aachener Kunstblätter*, 52, p. 13-28.
- Ideologie* 1999 : *Ideologie e pratiche del reimpiego nell'alto Medioevo (16-21 aprile 1998)*. (Settimane di studio del Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 46), Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo, Spolète, 2 vol.
- JAMES E.
1977, *The Merovingian Archaeology of South-West Gaul*, (BAR. Supplementary series, 25), British Archaeological Reports, Oxford.
- 1998, «The Continental Context», dans FOSTER S. M. (éd.), *The St Andrews Sarcophagus. A Pictish Masterpiece and its International Connections*, Four Courts Press, Dublin, p. 240-249.
- KLINGENBERG G.
1983, «Grabrecht (Grabmulta, Grabschändung)», dans *Reallexikon für Antike und Christentum*, 12, col. 590-637.
- KOCH G.
1993, *Sarkophag der römischen Kaiserzeit*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt.
- 2000, *Frühchristliche Sarkophag*, Beck, Munich.
- KRAMP M. (éd.), *Kronungen. Könige in Aachen. Geschichte und Mythos*, P. von Zabern, Mayence, 2 vol.
- KREUSCH F.
1965, «Kirche, Atrium und Portikus der Aachener Pflaz», dans BRAUNFELS W. (éd.), *Karl der Grosse. Lebenswerk und Nachleben*, t. 3 : BRAUNFELS W. et SCHNITZLER H. (éd.), *Karolingische Kunst*, Schwann, Düsseldorf, p. 463-533.
- KRIER J.
1996a, «Echternach und das Kloster des hl. Willibrord», dans WIECZOREK et al. (éd.), *Die Franken, Wegbereiter Europas. Vor 1500 Jahren : König Chlodwig und seine Erben*, P. von Zabern, Mayence, t. 1, p. 466-478.

- 1996b, «Das Prunkgrab des hl. Willibrord in der Echternacher Klosterkirche», dans WIECZOREK *et al.* (éd.), *Die Franken, Wegbereiter Europas...*, *op. cit.*, t. 2, p. 927.
- 1999, «Von Epternus zu Willibrord. Die Vor- und Frühgeschichte der Abtei Echternach aus archäologischer Sicht», dans FERRARI M. C., SCHROEDER J. et TRAUFFLER H. (éd.), *Die Abtei Echternach 698-1998*, Publications du CLUDEM, Luxembourg, p. 29-46.
- KRUSCH B. (éd.)
1898, *Vita secunda Maximini episcopi Trevirensis auctore Lupo* [BHL 5824], (*Monumenta Germaniae Historica. Scriptores Rerum Merovingicarum*, 3), Hahn, Hanovre, p. 71-82.
- KUPPER J.-L.
2006, «Chrodoara, Floribert et la Meuse», dans DIERKENS A. (dir.), *Le sarcophage de sancta Chrodoara...*, *op. cit.*, p. 59-62.
- LACHENAL L. DE
1995, *Spolia : uso e reimpiego dell'antico dal III al XIV secolo*, Longanesi, Milan.
- LAMBOT S.
2003, «Les inscriptions latines en Belgique, de l'époque mérovingienne jusqu'à 1100. État de la recherche, établissement d'un corpus, évolution, analyse et perspectives pour l'avenir», Mémoire de licence en Histoire, Université Libre de Bruxelles, 4 vol.
- LAMMERS S.
1989, «Medieval Christian Interments in Stone : Monolithic Limestone Sarcophagi», *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, 39, 1, p. 377-434.
- LETHÉ J.-N.
2006, «Églises d'Amay : des sanctuaires successifs et de l'enfouissement du sarcophage de sancta Chrodoara. Nouvelles perspectives», dans DIERKENS (dir.), *Le sarcophage de sancta Chrodoara...*, *op. cit.*, p. 71-76.
- LEVISON W.
1932 [1948], «Das Testament des Diakons Adalgisel-Grimo vom Jahre 634», *Trierer Zeitschrift*, 7, p. 69-85 (réimpr. dans ID. 1948, *Aus rheinischer und fränkischer Frühzeit*, L. Schwann, Düsseldorf, p. 118-138).
- LIÉGARD S., HENRION F., BÜTTNER S. et FOURVEL A.
2008, «Les sarcophages en grès de la bordure septentrionale du Massif Central : production, diffusion, utilisations et emplois», *Bulletin (du) Centre d'études médiévales (d') Auxerre*, 12, p. 97-111.
- LOUIS R. et DELAHAYE G.-R.
1983, «Le sarcophage mérovingien considéré sous ses aspects économiques et sociaux», dans *Archéologie et histoire de l'art*, Actes du 105^e Congrès national des Sociétés Savantes (Caen 1980), Éditions du CTHS, Paris, p. 275-295.
- MAILLÉ A. DE
1971, *Les cryptes de Jouarre*, A. et J. Picard, Paris.
- MALGOUYRES P. et BLANC-RIEHL C.
2003, *Porphyre. La pierre pourpre, des Protémées aux Bonaparte*, Éditions de la Réunion des Musées Nationaux, Paris.
- MELZAK R.
1990, «Antiquarianism in the Time of Louis the Pious and its Influence on

- the Art of Metz», dans GODMAN P. et COLLINS R. (éd.), *Charlemagne's Heir. New Perspectives on the Reign of Louis the Pious (814-840)*, Oxford University Press, Oxford, p. 629-640.
- MERTENS J.
1961, «Gerpinnen», *Bulletin de la Commission Royale des Monuments et des Sites*, 12, p. 147-216 [cité ici d'après le tiré-à-part dans la collection *Archaeologia Belgica*, 60].
1979, *Le sous-sol archéologique de la collégiale de Nivelles*, Havaux, Nivelles.
- METZGER C.
1993, «Les sarcophages du Sud-Ouest de la Gaule en dehors de leur région de production», dans CHRISTE Y. et DUVAL N. (dir.), *Les sarcophages...*, *op. cit.*, p. 81-84.
- MÜLLEJANS H. (éd.),
1988, *Karl der Grosse und sein Schrein in Aachen. Eine Festschrift*, Einhard, Aix-la-Chapelle et Kühlen, Mönchengladbach.
- NELSON J.
1996, «La mort de Charles le Chauve», dans «La mort des Grands», *Médiévales*, 31, automne, p. 53-66.
2000, «Carolingian Royal Funerals», dans THEUWS F. et NELSON J. (éd.), *Rituals of Power, from Late Antiquity to the Early Middle Ages*, (*The Transformation of the Roman World*, 8), Brill, Leiden, p. 131-184.
- OTTE M. et WILLEMS J. (éd.)
1986, *La civilisation mérovingienne dans le bassin mosan*, Actes du colloque international d'Amay-Liège du 22 au 24 août 1985, (ERAUL, 22), Centre interdisciplinaire de recherches archéologiques de l'Université, Liège.
- PÄFFGEN B. *et al.*
2004, «Sarg und Sarkophag», *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde, Zweite, völlig neu bearbeitete und stark erweiterte Auflage*, t. 26, p. 465-503.
- PÉRIN P. et DELAHAYE G.-R.
1991, «Les sarcophages mérovingiens», dans DUVAL N. (éd.), *Naissance des arts chrétiens. Atlas des monuments paléochrétiens de la France*, Imprimerie nationale, Paris, p. 288-305.
- PETERSOHN J.
1975, «Saint-Denis – Westminster – Aachen. Die Karls-Translatio von 1165 und ihre Vorbilder», *Deutsches Archiv für Erforschung des Mittelalters*, 31, 1, p. 420-454.
- PICARD J.-C.
1969 [1998], «Étude sur l'emplacement des tombes des papes du III^e au X^e siècle», *Mélanges de l'École Française de Rome. Antiquité*, 81, p. 725-782 [réimpr. dans ID. 1998, *Évêques, saints et cités en Italie et en Gaule. Études d'archéologie et d'histoire*, École Française de Rome, Rome, p. 197-254].
- PRACHE A.
1997, «La tombe du roi Carloman à Saint-Remi de Reims», dans ROUCHE M. (dir.), *Clovis. Histoire et mémoire*, Actes du colloque international d'histoire de Reims, t. 2 : *Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, Paris, p. 777-784.
- RISTOW S.
1999, «Trapezförmige Sarkophage des frühen Mittelalters in Köln», *Kölner Jahrbuch*, 32, p. 305-341.

- 2007, *Frühes Christentum im Rheinland. Die Zeugnisse der archäologischen und historischen Quellen an Rhein, Maas und Mosel*, Verlag des Rheinischen Vereins für Denkmalpflege und Landschaftsschutz, Bonn.
- ROOSENS H.,
1978, «Überlegungen zum Sarkophag von Amay», *Archäologisches Korrespondenzblatt*, 8, p. 237-241.
- ROUMAILHAC J. et SAUR J.-M.
1991, «Le tombeau de saint Germain d'Auxerre dans les cryptes de l'abbaye Saint-Germain», dans ROUMAILHAC J., DELAHAYE G.-R., LABBÉ A. et SAUR J.-M. (éd.), *Auxerre V^e-XI^e siècles. Saint-Germain/Saint-Étienne*, (Cahiers d'archéologie et d'histoire, 6), Société des fouilles archéologiques et des monuments historiques de l'Yonne, Auxerre, p. 55-65.
- ROUQUETTE J.-M.
1974, «Trois nouveaux sarcophages chrétiens de Trinquetailles (Arles)», *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 254-277.
- SAPIN C.
1996, «Dans l'église ou hors de l'église, quel choix pour l'inhumé?», dans GALINIÉ H. et ZADORA-RIO É. (éd.), *Archéologie du cimetière chrétien*, Actes du 2^e colloque ARCHEA, (Supplément à la *Revue Archéologique du Centre de la France*, 11), FÉRACF, Tours, p. 65-78.
2000 (éd.), *Archéologie et architecture d'un site monastique, V^e-XX^e siècle. Dix ans de recherche à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, (Mémoires de la Section d'archéologie et d'histoire de l'art, 10), Éditions du CTHS, Paris.
- SCHMIDT T.-M.
1999a, «Proserpina-Sarkophag», dans STIEGMANN et WEMHOFF (éd.), 799. *Kunst und Kultur der Karolingerzeit...*, op. cit., t. 2, p. 758-763, n° X.41.
1999b, «Fragmente eines Sarkophags», dans STIEGMANN et WEMHOFF (éd.), 799. *Kunst und Kultur der Karolingerzeit...*, op. cit., t. 2, p. 763-766, n° X.42.
2007, «Die Zeit läuft im Kreis. Bemerkungen zur Front und zu den Nebenseiten des restaurierten Persephone-Sarkophages in Aachen», dans KOCH G. (éd.), *Akten des Symposiums des Sarkophag-Corpus 2001 (Marburg, 2-7 Juli 2001)*, (Sarkophag-Studien, 3), P. von Zabern, Mayence, p. 123-134.
- SCHMOLL GEN. EISENWERTH J. A.
1974, «Das Grabmal Kaiser Ludwigs des Frommen in Metz», *Aachener Kunstblätter*, 45, p. 75-96.
- SCHOLZ S.
1998, «Das Grab in der Kirche. Zu seinen theologischen und rechtlichen Hintergründen in Spätantike und Frühmittelalter», *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, 115, (Kanonistische Abteilung, 84), p. 270-306.
- SCHRAMM P. E. et MÜTHERICH F.
1962, *Denkmale der deutschen Könige und Kaiser. Ein Beitrag zur Herrscher-geschichte von Karl dem Grossen bis Friedrich II. (769-1250)*, (Veröffentlichungen des Zentralinstituts für

- Kunstgeschichte in München, 2), Prestel, Munich.
- SCHROEDER J. et TRAUFLER H. (éd.) 1996, *Die Anfänge der Abtei Echternach. Von der Villa Epternacus zum frühmittelalterlichen Wallfahrtszentrum*, Publications du CLUDEM, Luxembourg.
- STIEGMANN C. et WEMHOFF M. (éd.) 1999, 799. *Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Grosse und Papst Leo III*, dans *Paderborn. Katalog der Ausstellung Paderborn 1999*, P. von Zabern, Mayence, 3 vol.
- STIENNON J. 1977-1978, «Le sarcophage de Sancta Chrodoara à Saint-Georges d'Amay. Essai d'interprétation d'une découverte exceptionnelle», *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz*, 15, p. 73-88 [article repris, sous le même titre et sans modification – mais avec un utile compte rendu des discussions qui ont suivi l'exposé – dans *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1979, p. 10-31].
- 1979-1980 [1989, 1999], «Observations supplémentaires sur le sarcophage de Chrodoara», *Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz*, 16, p. 189-193 [nouvelle version du même article : ID. 1989, «Pour le véritable portrait de Chrodoara», dans *Trésors de la collégiale d'Amay*. Amay, p. 25-34; repris dans ID. 1999, *Un Moyen Âge pluriel. Recueil d'articles*. Malmedy, Art et Histoire et Liège, Séminaire d'Histoire du Moyen Âge de l'Université de Liège, p. 93-108].
- 2006, «Vingt ans de recherches sur le sarcophage de sancta Chrodoara», dans DIERKENS A. (dir.), *Le sarcophage de sancta Chrodoara...*, *op. cit.*, p. 13-17.
- TEICHMANN E. 1915, «Zur Lage und Geschichte des Grabes Karls des Grossen», *Zeitschrift des Aachener Geschichtsvereins*, 37, p. 141-202.
- THIRION E. 1986, «L'origine des sarcophages et leur diffusion dans la vallée de la Meuse», dans OTTE M. et WILLEMS J. (éd.), *La civilisation mérovingienne...*, *op. cit.*, p. 171-175.
- TREFFORT C. 1996, *L'Église carolingienne et la mort. Christianisme, rites funéraires et pratiques commémoratives*, (Collection d'Histoire et d'Archéologie Médiévales, 3), Presses Universitaires de Lyon, Lyon.
- 1997, «La tombe d'une sainte mérovingienne? Sarcophage de Chrodoara à Amay (deuxième quart du VIII^e siècle)», dans BOUGARD F. (éd.), *Le christianisme en Occident, du début du VI^e siècle au milieu du XI^e siècle. Textes et documents*, (Regards sur l'Histoire, 117), SEDES, Paris, p. 302-303.
- 2007, *Mémoires carolingiennes. L'épithaphe entre célébration mémorielle, genre littéraire et manifeste politique (milieu VIII^e-début XI^e siècle)*, (collection Histoire), Presses Universitaires de Rennes, Rennes.
- TREMP E. (éd.) 1995, THEGAN, *Gesta Hludowici imperatoris*; ASTRONOME, *Vita Hludowici imperatoris*, (*Monumenta Germaniae*

- Historica, Scriptores Rerum Germanicarum*, 64), Hahn, Hanovre.
- VAN STRYDONCK M.
1995, *Le radiocarbone. Une mesure du passé*, Institut Royal du Patrimoine Artistique, Bruxelles.
- VERKERK D.
2007, «Life after Death. The Afterlife of Sarcophagi in Medieval Rome and Ravenna», dans Ó CARRAGÁIN E. et NEUMAN DE VEGVAR C. (éd.), *Roma felix. Formation and Reflections of Medieval Rome*, Ashgate, Abingdon, p. 81-96.
- VEYRARD-COSME C.
2003, *L'œuvre hagiographique en prose d'Alcuin : Vitae Willibrordi, Vedasti, Richarii. Édition, traduction, études narratologiques*, SISMELE Edizioni del Galluzzo, Florence.
- VIEILLARD-TROÏEKOUROFF M.
1984, «Le tombeau de saint Willibrord (739) à Echternach», *Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France*, p. 82-86.
1995, «À propos de quelques monuments funéraires précarolingiens et carolingiens. Sarcophages, cénotaphes, épitaphes», *Cahiers Archéologiques*, 43, p. 57-66.
- WERMINGHOFF A. (éd.)
1906, *Consilia Aevi Karolini*, (*Monumenta Germaniae Historica, Concilia*, 2), 1, Hahn, Hanovre.
- WILL M.
2005, *Die ehemalige Abteikirche St. Peter zu Metz und ihre frühmittelalterlichen Schrankenenelemente*, (Bonner Beiträge zur vor- und frühgeschichtlichen Archäologie, 3), Bonn.
- WILLEMS J., THIRION E., DELARUE T., STIENNON J. et PHILIPPE J. (éd.)
1977-1978, *Le sarcophage de Sancta Chrodoara en l'église collégiale Saint-Georges d'Amay*, (*Bulletin du Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz*, 15), Cercle Archéologique Hesbaye-Condruz, Amay.
- WISMANN H.
1933, *Grab und Grabmal Karls des Grossen : eine Untersuchung über Wesen und Herkunft des Westbaues des Münsters zu Aachen und der karolingischen Westwerke*, Inaugural-Dissertation, Druck von J. Waldkirch, Heidelberg.